

Reflet de Société

Un regard différent sur notre société

Vol. 17 N°3 Avril / Mai 2009

PER

J-451

BAnQ

QUÉBÉCOISE

PURE LAINÉ



L'inspiration
d'Antonine Maillet

Combat social en aérosol

PP40025160
R07638
1
216 P1 L10
JD 0 5 ANS 19 NOS RECUS 173
DEPOT LEGAL BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2275 RUE HOLT
MONTREAL QC H2G 3H1
QDXX38

Reflet de Société

«Un regard différent sur notre société»

Des témoignages, des partages.

Ce qu'ils ont vécu. Comment ils s'en sont sortis.

Des organismes pouvant aider et intervenir.

Ce qu'ils font, leur coordonnées, un carnet d'adresses.

Des textes accessibles à tous.

Une meilleure compréhension des enjeux sociaux.

Favoriser l'éveil d'une conscience citoyenne.

Susciter une réflexion avec les jeunes.

Participer à un débat de société.

Faciliter le dialogue.

Pour nous aider à les aider...



Oui
Je m'abonne

- 1 an - 6 nos. **34,95\$**
 2 ans - 12 nos. **59,95\$**
 3 ans - 18 nos. **79,95\$**

International - 39,00\$ Cad. 1 an

Qté		Total (\$)
<input type="checkbox"/>	Abonnement	
<input type="checkbox"/>	GUIDE sur le suicide	
<input type="checkbox"/>	DVD / Bénévolat	
<input type="checkbox"/>	DVD / Hip Hop	
<input type="checkbox"/>	T-Shirt (Grandeur <input type="checkbox"/>)	
<input type="checkbox"/>	Contribution supplémentaire	
Total:		

Au Café Graffiti
4233 Ste. Catherine est
Montréal, (Québec)
H1V 1X4
www.refletdesociete.com
(514) 256-9000

Prénom: _____ Nom: _____
 Adresse: _____
 Ville: _____ Province: _____
 Code Postal: _____ Tél.: () _____
 Courriel: _____
 Carte no.: _____ Exp.: _____
 Signature: _____

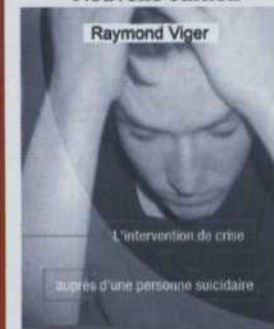
VISA MASTER CARD AMEX

Carte no.: _____ Date d'expiration: _____

Toute contribution supplémentaire
pour soutenir notre travail, est la bienvenue.

Taxes et livraison
incluses pour
tous ces items

Nouvelle édition



Guide sur le suicide 6,95\$

LA RÉCOMPENSE
REGARD SUR DES GENS DE COEUR



Documentaire
sur le bénévolat 25\$



DVD Spectacle Hip-Hop
et orgues classiques 25\$



BLANC 13,50 \$
S M L XL

S'abonner à RefletdeSociété

Permet de soutenir des projets novateurs pour les jeunes et un organisme d'intervention et de prévention.

Le Café-Graffiti

- Un milieu de vie pour les jeunes
- Un lieu de diffusion et de création artistique

S'abonner à Reflet de Société, c'est à la fois s'informer sur les problématiques contemporaines et contribuer à les atténuer. Lire, c'est déjà agir.

Votre abonnement à Reflet de Société est important. C'est la base de l'autonomie de l'organisme et de ses différents projets d'intervention.



NOUS VOUS REMERCIONS
POUR VOTRE PRÉSENCE
ET VOTRE IMPLICATION

WWW.REFLETDESOCIETE.COM

WWW.CAFEGRAFFITI.NET

Reflet de Société: 4233, Sainte-Catherine Est Montréal, Qc H1V 1X4
Téléphone: (514) 256-9000, Téléc.: 256-9444 journal@journaldelarue.ca ISSN 1615-4774

ÉDITORIAL

Nouvelles réalités communautaires et Internet



Raymond Viger

www.raymondviger.wordpress.com

Le Web a été initialement utilisé par des citoyens qui voulaient faire du journalisme. Aujourd'hui, une armada de journalistes se prépare à envahir Internet. Les blogues, au départ un passe-temps, deviennent pour certains des emplois.

Notre façon de vivre se transforme. Avec l'augmentation du prix du papier et la baisse des revenus publicitaires et des abonnés, plusieurs entreprises de presse cherchent à définir leur nouveau plan d'affaires Internet pour conserver leur marché et en conquérir de nouveaux. On ne pense plus marketing, on pense Web-marketing.

Les entreprises de presse veulent envahir le Web avec le contenu de leurs journalistes. Les journalistes veulent protéger leurs droits d'auteur. *Le Journal de Montréal* clame un lock-out? C'est par la bouche des canons du Web que réagissent les journalistes en lançant leur webzine, *Rue Frontenac*.

Pour les nouvelles internationales ou encore les archives des meilleurs documentaires, l'Internet devient de plus en plus crédible pour de plus en plus de citoyens. Pour les autres, il y a l'horoscope, les travaux scolaires, la météo ou les dernières recettes. On ne voit pas la fin des possibilités du Web. Internet va-t-il prendre toute la place?

En quoi tous ces changements viennent-ils affecter un organisme communautaire?

Des jeunes de la rue et des sans domicile fixe ont une adresse sur le Web. On peut maintenant les rejoindre plus facilement grâce au courriel ou apprendre à les connaître sur My Space. Certains ont même leur site Internet!

Les gens sont déprimés et suicidaires? Ils se retrouvent sur Internet. Ils y cherchent des moyens pour se suicider. Ils y trouveront peut-être des solutions à leur détresse, un lieu pour partager leur souffrance, une communauté. Nous n'en sommes plus à attendre leur appel: nous les rencontrons là où ils se trouvent, sur Internet.

Pour un organisme communautaire comme le nôtre qui s'aventure sur Internet, le terrain d'intervention s'élargit. La personne en crise vient peut-être du quartier, mais peut-être aussi de l'autre bout du monde. Doit-on s'empêcher d'aider un être humain qui souffre parce qu'il n'est pas Québécois?

Lorsque j'interviens dans un quartier, je prends des ententes de partenariat avec le CLSC du coin, la police de quartier, un hôpital et quelques organismes communautaires du secteur. Combien de protocoles devons-nous maintenant préparer et planifier pour servir et soulager tout ce nouveau monde qu'Internet nous amène?

Comment devons-nous négocier avec les bailleurs de fonds qui sont prêts à investir pour une intervention locale, mais qui ne voudraient pas soutenir une intervention internationale?

Internet offre des opportunités d'affaires et de nouveaux revenus pour l'entreprise privée. L'objectif de plusieurs compagnies est de croître au-delà des frontières pour grossir leur marché et diminuer leurs coûts.

Pour le communautaire, ça demande plus d'intervention, donc plus de moyens pour y parvenir. En résumé, des dépenses supplémentaires et encore plus d'argent à trouver.

Intervention sur Internet

Reffet de Société a débuté son travail d'intervention sur Internet. Annuellement, c'est plus de 150 000 internautes suicidaires qui lisent un de nos textes sur le suicide. Parmi eux, plus de 10 000 vont être référés aux ressources pertinentes. C'est aussi plus de 3 000 témoignages de détresse que ces internautes nous laissent chaque année. Et ce n'est qu'un début.

Des églises et des partis politiques ont investi pour s'acheter un espace sur des sites comme Second Life. Jusqu'où les organismes communautaires devront-ils investir l'Internet?

Verrons-nous une nouvelle génération de travailleurs de rue du Web? Qui va financer ces interventions qui ne sont plus définies par un secteur géographique mais plutôt par une détresse commune? Un organisme communautaire qui a fait ses preuves devrait pouvoir étendre son aide partout où le besoin se fait sentir. Comme une entreprise peut vendre ses produits là où il y a une demande.

Notre monde se transforme, pas seulement notre économie. Internet en est le meilleur exemple.

Dévoreur d'énergie **RECHERCHÉ** Récompense de 60 \$



POUR LE RECONNAÎTRE :

- x Réfrigérateur ou congélateur de plus de 10 ans
- x Volume intérieur entre 10 pi³ et 25 pi³
- x Appareil toujours fonctionnel et branché

VOUS AVEZ UN DE CES DÉVOREURS CHEZ VOUS ?

Saviez-vous qu'un réfrigérateur de plus de 10 ans consomme en moyenne trois fois plus d'énergie qu'un appareil plus récent ?

Inscrivez votre demande en ligne au www.recyc-frigo.com
ou communiquez avec l'escouade RECYC-FRIGO au 1 877 493-7446 (49FRIGO)

Assurez-vous d'avoir votre facture d'électricité en main.

Nous viendrons vite cueillir le dévoreur chez vous **GRATUITEMENT** et en disposerons selon un procédé respectueux des lois et de l'environnement.

Vous recevrez un chèque de 60 \$ par la poste.



Le programme RECYC-FRIGO, une initiative d'Hydro-Québec, est administré par le Consortium MRE ENVIRONNEMENT. Hydro-Québec fera parvenir un chèque de 60 \$ au propriétaire de l'appareil, une fois celui-ci récupéré. Une limite de deux appareils par foyer s'applique. Hydro-Québec se réserve le droit de mettre fin à ce programme sans préavis. Certaines restrictions peuvent s'appliquer.

Reflète de Société

SERVICES AUX ABONNÉS

Changement d'adresse
(514) 256-9000

ÉDITEUR / RÉDACTEUR EN CHEF

Raymond Viger
(514) 251-4709

PUBLICITÉ ET COMMANDITE

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE

Danielle Simard
(514) 256-9000

journal@journaldelarue.ca

JOURNALISTES

Murielle Chatelier
Dominic Desmarais
Gabriel Alexandre Gosselin
François Richard

COLLABORATEURS

Lyne Déry
Louise Gagné
Jean-Claude Leclerc
Jacynthe Morrissette
Thomas
Nicole Viau

CORRECTION

Marie Kabel

PUPITRE

Gabriel Alexandre Gosselin
Ju@n Carlos Sánchez López

PHOTO COUVERTURE

François Laplante-Delagrave

PHOTOGRAPHES

Marie-Dominique Asselin
François Laplante-Delagrave
Naël Shiab

ILLUSTRATIONS

Ju@nCa
Pascal «Renart» Léveillé
Mabi

CAFÉ-GRAFFITI

(514) 259-6900

NE ME
JETTE PAS,
passe-moi
à un ami
6,95\$
l'unité

ABONNEMENT VOIR P. 32

Notre mission: Le **Journal de la Rue** est un organisme à but non lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socioéconomique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans *Reflète de Société* sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflète de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques: drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On y propose des solutions et des ressources.

Reflète de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes.

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos dépenses d'envoi postal et nos coûts rédactionnels par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP) et du Fonds du Canada pour les magazines. Convention de la poste-publications n° 40025160, n° d'enregistrement 07638.

Canada



**Courrier
du lecteur**

Hip-hop et gangs de rue

Hip-hop: Un style qui dérange.
Vol.17 no.1, novembre 2008

Les émeutiers et la police anti-émeute montréalaise feraient doucement rigoler leurs homologues américains ou européens, habitués à des degrés de tension sociale et raciale et de violence physique nettement plus élevés. Des émeutes qui, de surcroît, n'avaient que très peu de contours sociaux ou ethniques. Je trouve dommage que la police montréalaise tombe aussi dans ce cliché socio-ethnique. Où est donc passé le sens de l'observation des flics montréalais?

Charles Bwele.

Yo man, t'as raison, «les médias ont une part importante de responsabilité dans cette vision négative du hip-hop». Il est vrai que les *hip-hopeurs* font tout ce qu'ils peuvent pour donner une image pacifique, intelligente et responsable de ce mouvement.

Georges Cake.



Pour l'amour d'un enfant

Pour l'amour d'un enfant, la communauté se mobilise.

Vol.17 no.1, novembre 2008

Quand les hommes sont solidaires, ils peuvent accomplir de grandes choses... Malheureusement, ces derniers temps, on l'oublie un peu trop souvent.

Claude.

De victime à danseur

Danser pour survivre.

Vol.17 no.1, novembre 2008

Se laisser dévorer par une saine passion, un des meilleurs moyens pour surmonter les difficultés.

Canine.

Épilepsie

L'épilepsie: une maladie invisible.

Vol.17 no.1, novembre 2008

Cet article salutaire décrit l'expérience personnelle d'une victime, sauvée à sa naissance. Malgré les souffrances dont elle témoigne avec détails, elle conserve une conscience extraordinaire. Ce témoignage vaut bien plus que toutes les parutions médicales, même vulgarisées. J'ai moi-même supporté longtemps ma différence avant d'apprendre que ma mère avait reçu un traitement de quinine pendant sa grossesse. Ce médicament est un puissant hallucinogène et il m'a handicapé toute ma vie par l'assimilation en temps réel de la plupart de mes rêves. En effet, à l'heure actuelle, il y a des souvenirs dont je ne sais si je les ai rêvés ou vécus...

Lisa Sion.

Félicitations!

J'ai trouvée votre revue de février/mars passionnante et très intéressante. Il s'agissait selon moi de votre meilleur numéro. Tous les sujets étaient excellents. Bravo!

Marguerite Gendron, psychologue.

Ne pas être un mouton

Être ou ne pas être «Hot»,

Vol.16 no.6, septembre 2008

J'ai été surpris qu'une fille de 13 ans soit capable de penser intelligemment et de savoir ce qu'elle a envie de faire sans être un mou-

ton qui suit la petite «clique», tout cela pour être «cool». J'ai bien aimé ton langage assez cru qui ne passe pas par quatre chemins pour dire les vraies affaires. Personne ne mérite de sombrer dans cet enfer.

Ernst Corialan

Francophone dans un pays anglophone

Survie par l'éducation, minorités francophones de l'Ouest

Vol.17 no.1, novembre 2008

Article très intéressant qui me permet de découvrir l'une des spécificités de votre pays majoritairement anglophone, à savoir, le système d'éducation des francophones dans les provinces anglophones du Canada. En tant que Suisse francophone dans un pays majoritairement germanophone, je constate que nous sommes nous aussi confrontés à ce genre de problèmes, inconnus en France.

Parpaillot, Suisse.

Mes amis anglophones à Calgary disent qu'on se bouscule pour entrer au lycée francophone pour plusieurs raisons. Par exemple, pour postuler à un emploi fédéral, il est bon d'être bilingue; c'est un différentiateur par rapport aux Yankees, volontiers méprisants vis-à-vis des Canadiens. Pour les Canadiens anglophones, l'attachement des Québécois au français est perçu plutôt comme un avantage dont bénéficie l'ensemble du pays. Étant marié à une anglaise, je peux affirmer que le bilinguisme de mes enfants a été un avantage dans leurs apprentissages scolaires.

Arnes.

Au Nouveau-Brunswick, les francophones minoritaires des centres urbains montrent une forme de «résistance» assez féroce, participant ainsi à la vitalité de la langue française hors-Québec. Moncton est l'une des rares villes du Canada anglophone à voir la part de ses francophones augmenter, l'université et les occasions d'emploi aidant. Pour avoir participé à certaines conférences sur le thème des minorités francophones au sein de la province, je peux cependant dire qu'il persiste une inquiétude latente en ce qui a trait à l'anglicisation et à l'assimilation (cas extrêmes) des élèves francophones évoluant à l'intérieur même de structures éducatives francophones. L'anglais reste très tentant pour les jeunes des centres urbains qui grandissent avant tout dans un milieu anglophone.

J. Thonellier, Nouveau-Brunswick.

Il est bon que ces choses-là soient dites. «... à partir de la 10^e année, les élèves de l'école francophone réussissent mieux dans les tests provinciaux que ceux de l'école anglophone! L'anglais, ça s'attrape! Il ne faut pas avoir peur de placer son jeune à l'école francophone.»

Pierre Chantelois, Montréal.

Panique à l'UQAM

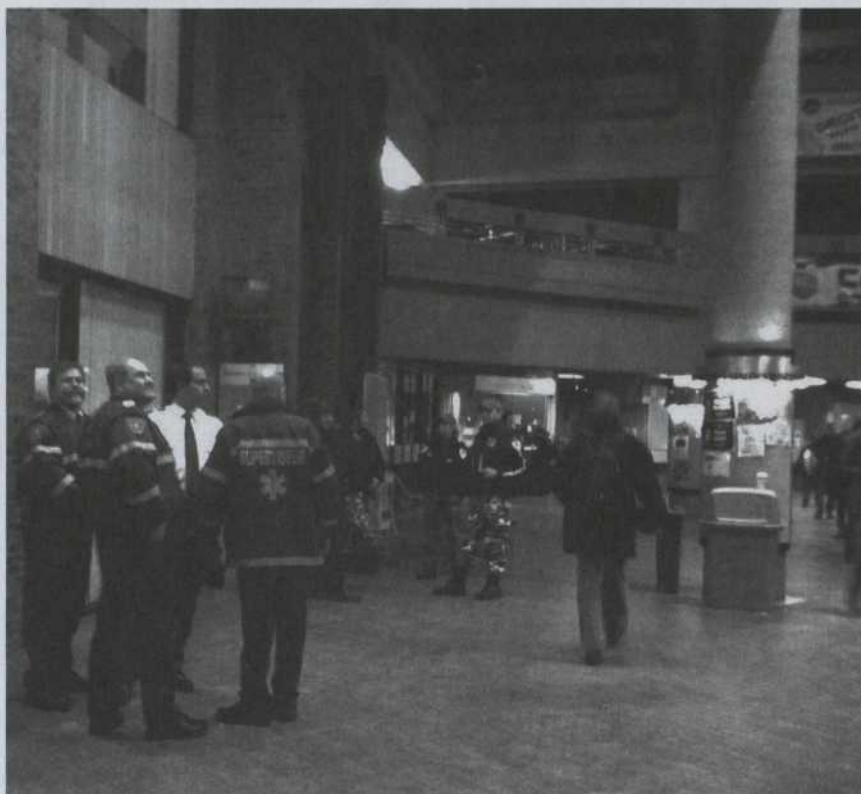
DOMINIC DESMARAIS

Le 11 décembre 2008, pendant un après-midi, le Québec a retenu son souffle. Après Polytechnique et Dawson, l'Université du Québec à Montréal allait-elle être le théâtre d'une autre tuerie incompréhensible? La tragédie n'a pas eu lieu. Des projectiles de calibre 22 découverts dans un ascenseur et l'écho de détonations ont mis le campus du centre-ville de Montréal sur les nerfs. Un canular pour certains. Un choc pour ceux qui l'ont vécu.

Comme tous les jeudis depuis septembre, Maxime se trouvait au pavillon des sciences de l'éducation pour son cours. Dans la classe, ce grand et gros gaillard de 28 ans jouait nonchalamment du doigt dans ses tresses touffues en songeant aux vacances de Noël et à sa fin de session. À 13h45, une voix stressée sortie des haut-parleurs vient le tirer de ses rêves et demande à tous les étudiants et au personnel de rester dans leurs locaux. Maxime, comme ses collègues, s'interroge.

Cinq minutes plus tard, une autre voix, plus calme, résonne. Pour subitement s'arrêter sans terminer sa phrase. «On se demandait: s'est-elle fait tuer?» résume à la blague Maxime. Un autre cinq minutes plus tard, une voix enregistrée redemande calmement de suivre les mêmes consignes. L'étudiant au doctorat prend conscience qu'il se trame quelque chose.

Dans l'étroite classe où il suit son cours, il n'y a que deux enseignants et trois étudiants. C'est



Photos: Naël Shihab

LA COMMUNAUTÉ DE L'UQAM A ÉTÉ CONFRONTÉE À DEUX FAUSSES ALERTES D'ATTENTATS, AU MOIS DE DÉCEMBRE 2008. DES POLICIERS ET DES AMBULANCIERS ATTENDENT LA SUITE DES ÉVÉNEMENTS DANS LE PAVILLON CENTRAL DE L'UQAM.

«On a des précédents à Montréal, raconte Maxime, tendu, faisant référence à Polytechnique et à Dawson. On y a tous pensé.»

le silence. Un silence pesant, qui fait mal. Du laboratoire voisin, séparé de la classe par une porte n'ouvrant pas sur le corridor, un collègue vient les visiter. De son

ordinateur portable, il les avise que, selon Radio-Canada, un homme armé se promènerait dans un pavillon de l'université. L'un des professeurs se décolle de la porte, dont la fenêtre donne sur le couloir, pour s'installer tout au fond de la pièce. L'atmosphère vient de changer. Le petit groupe vient de comprendre les messages provenant des haut-parleurs.

Un homme armé... Les cas de tueries dans des écoles viennent à l'esprit. «On a des précédents à Montréal, raconte Maxime, tendu, faisant référence à Polytechnique et Dawson. On y a tous pensé.»

Pour ne pas ajouter à la nervosité du petit groupe, Maxime s'oblige à rester calme. «Ce n'est pas dans mes habitudes de garder mes émotions», assure-t-il, pour donner une idée de l'ambiance qui régnait. Personne n'ose sortir de la minuscule classe. Le cours continue, mais le cœur est trop stressé. Maxime imagine les pires scénarios, comme voir un gars débouler du corridor puissamment armé. «C'est pas l'image que je voulais voir!»

«Parce que c'était un canular, ça signifiait qu'il n'y avait aucune raison de s'en faire.

Alors les gens dédramatisaient et ne m'écoutaient pas. Ils en faisaient des blagues, mais moi, quand j'y étais, je ne trouvais pas ça drôle.»

Aux cinq minutes, les mêmes messages se relaient. Ce sont les seules informations que les étudiants reçoivent. Avides d'en savoir davantage, ils suivent avec intérêt le déroulement des événements sur le site de Radio-Canada. Dans les haut-parleurs, c'est toujours la même rengaine: on demande de ne pas quitter son local.

De l'intérieur, il pense appeler ses parents pour les rassurer. Quel parent ne s'inquiéterait pas s'il apprenait qu'un homme armé se

promène dans le pavillon où étudie son enfant? «J'ai appelé mon père pour lui dire que tout allait bien. De la manière dont je lui ai parlé, il a pensé que c'était anodin!»

Con d'avoir eu peur

Vers 16h30, des policiers escortent les gens de son étage. Maxime est enfin libre. De retour dans son appartement, il s'affale sur le divan, ouvre le téléviseur et regarde les nouvelles. «La crainte que je re-foulais est tombée. Sur le moment, quand tu le vis, tu ne sais pas qu'il ne s'est rien passé. Quatorze morts ou aucun, ça ne fait pas de différence», résume-t-il. En apprenant à la télévision qu'il s'agissait d'un pétard mouillé, Maxime se sent con d'avoir eu peur.

Le lendemain, il retourne à l'UQAM avec un arrière-goût dans la bouche. «Quand il t'arrive quelque chose d'intense, tu y repenses», explique-t-il en parlant des événements de la veille. Ce vendredi après-midi, à l'approche des fêtes, les corridors sont déserts, les classes presque toutes vides. Baigné dans ce silence de mort, Maxime rejoue ses pensées de la veille. Un homme armé se profile au bout du corridor. Chaque bruit semble étrange aux oreilles de l'étudiant.

Tout au long de l'après-midi, Maxime se sent oppressé. Les haut-parleurs, cette fois, sont silencieux. En quittant son pavillon, il croise des policiers. Il s'explique leur présence en raison des événements de la veille. C'est de retour chez lui qu'il apprendra que ce vendredi, dans les toilettes du pavillon des sciences de l'éducation, on a retrouvé un colis suspect qui fait penser à une bombe. C'en est trop pour l'étudiant.

S'ouvrir pour se libérer

Comme chaque fois qu'il vit un moment difficile, Maxime décide



DE NOMBREUX POLICIERS ONT ENCERCLÉ LE PAVILLON DE L'ÉDUCATION DE L'UQAM, LE 11 DÉCEMBRE 2008.

de s'ouvrir. «La pire chose, c'est de le garder en dedans. Ça finit par pourrir.» Les jours suivants, il cherche à en parler. Il se heurte au manque de réceptivité de ses proches. «Parce que c'était un canular, ça signifiait qu'il n'y avait aucune raison de s'en faire. Alors les gens dédramatisaient et ne m'écoutaient pas. Ils en faisaient des blagues, mais moi, quand j'y étais, je n'ai pas trouvé ça drôle.»

Heureusement, son besoin d'en parler s'estompe rapidement. «Ce n'est pas mon premier traumatisme, mais c'est la première fois de ma vie que je me sens impuissant, sans défense. J'étais dans une classe et tout ce que je pouvais faire, c'est attendre que ça passe. Mon malaise, c'était ça.» En comprenant l'émotion qu'il venait d'éprouver, Maxime lâchait prise. C'est en parlant de son expérience qu'il a compris ce qu'il a ressenti. «En jasant, ça m'a fait réfléchir. Et j'ai compris que c'était ça, mon malaise. Que je ne puisse pas empêcher ma mort.»



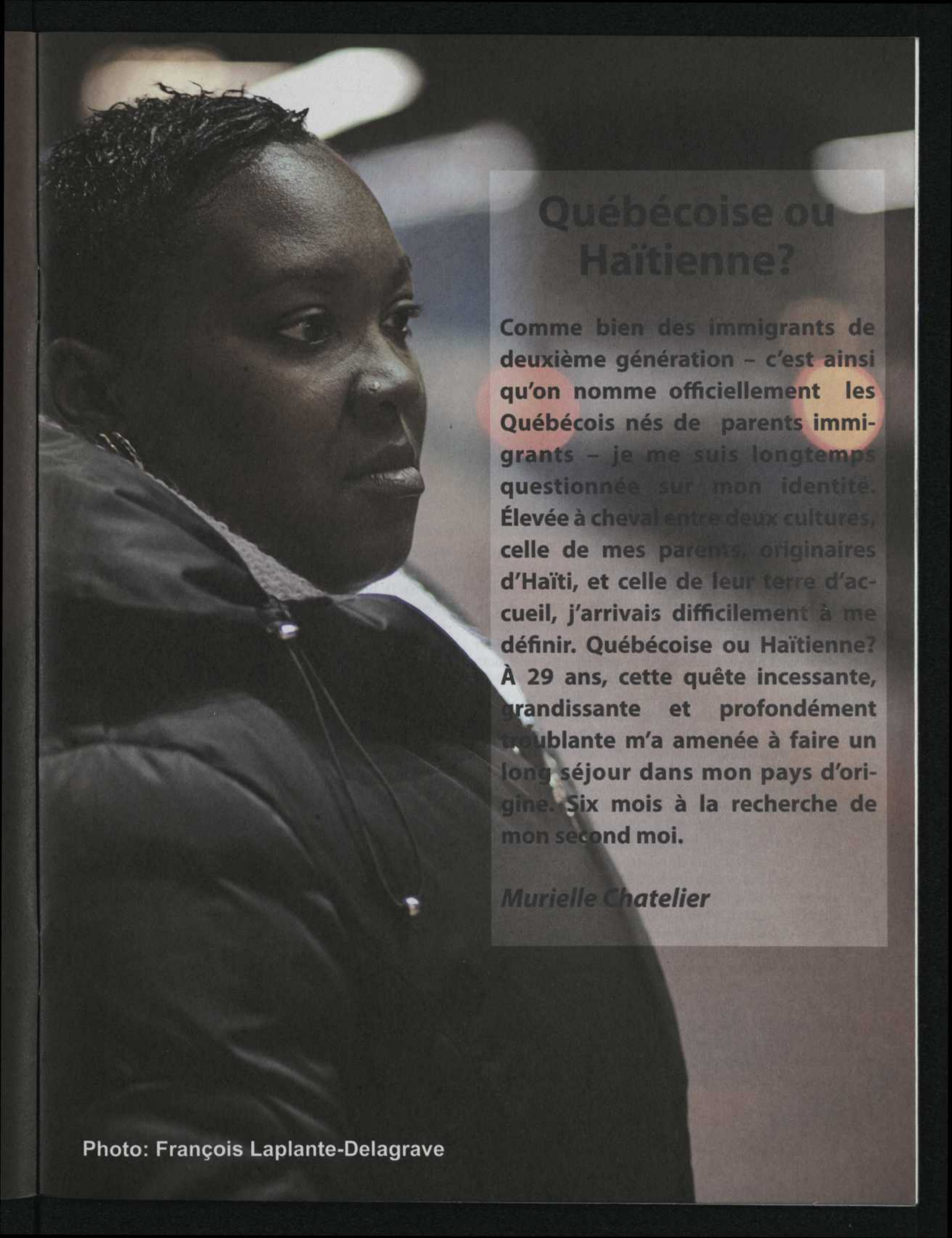
Ados et dépression

BRISONS LE SILENCE

Les maladies mentales comme la dépression frappent aussi les adolescents. Avec votre aide, nous pourrions développer encore plus de programmes de prévention. Pour l'amour de nos jeunes, consultez notre site Internet ou composez le 514 529-1000 ou sans frais le 1 888 529-5354.



Fondation
des maladies
mentales.org



Québécoise ou Haïtienne?

Comme bien des immigrants de deuxième génération – c'est ainsi qu'on nomme officiellement les Québécois nés de parents immigrants – je me suis longtemps questionnée sur mon identité. Élevée à cheval entre deux cultures, celle de mes parents, originaires d'Haïti, et celle de leur terre d'accueil, j'arrivais difficilement à me définir. Québécoise ou Haïtienne? À 29 ans, cette quête incessante, grandissante et profondément troublante m'a amenée à faire un long séjour dans mon pays d'origine. Six mois à la recherche de mon second moi.

Murielle Chatelier



Les prétextes pour expliquer mon départ soudain vers la terre natale de mes parents furent nombreux. Opportunité d'emploi intéressante, besoin de changer d'environnement, envie de découvrir mes racines... La vérité, c'est que je ne savais plus où j'en étais. Dès mon adolescence, j'ai été marquée par de pénibles remises en question, au point de passer de longues heures à marcher dans les rues, avec mon lourd fardeau de questions sur le dos. Le *melting pot* des valeurs transmises par mes parents et celles propres à la culture québécoise m'a toujours perturbée et embrouillé l'esprit. Mais c'est lorsque j'ai intégré le marché du travail que cette quête a atteint un point culminant et est devenue intenable.

«Toi, t'es née où?» «Est-ce que tu comptes retourner dans ton pays un jour?» «Depuis combien de temps es-tu arrivée au Canada?» «Comptes-tu t'établir en banlieue comme une bonne partie des immigrants?» Voilà autant de questions auxquelles j'ai eu droit de la part de mes collègues, alors que je suis bel et bien née au Québec, à Montréal. Avant l'année 2007, je n'avais même jamais mis les pieds dans le pays de mes parents. À la longue, ces questions ont fait naître en moi un sentiment de frustration, surtout parce que j'avais toujours évolué dans la même société que mes confrères. Alors, à un moment, je me suis mise à penser que chez moi, c'était peut-être ailleurs.

Immigrante pour la première fois

Au début, quand je suis arrivée à Port-au-Prince, j'étais euphorique. Je sentais qu'on ne pouvait que m'accepter, parce qu'après tout, j'étais une des leurs.

Pourtant, j'ai rapidement compris que, pour les Haïtiens, j'étais l'étrangère. Oui, même sans avoir à ouvrir la bouche, on devinait que je n'étais pas du pays. Quand je marchais dans les rues, on me dévisageait l'air de dire: «Oh! Regarde l'étrangère.» Une fois, alors que j'étais assise par terre dans un marché, au milieu des marchandises, un passant m'a montrée du doigt en disant: «C'est une *diaspora* (c'est ainsi qu'on appelle là-bas les Haïtiens nés à l'étranger).»

Pour survivre, je m'étais déniché un emploi de journaliste dans le plus grand quotidien de la place, *Le Nouvelliste*. Dans une ambiance de travail des plus décontractées, je me suis fait de nombreux amis. Même si je ne comprenais pas souvent les expressions qu'ils employaient - je maîtrise le créole, mais comme dans chaque culture, les expressions sont très «locales» - les échanges allaient bon train entre nous. Mais là encore, nos mentalités et nos préoccupations respectives étaient si diamétralement opposées que je me sentais seule dans mon coin, malgré les rires francs qui animaient nos conversations.

L'un de nos points de divergence était justement ma nationalité. Après quelques semaines passées dans la capitale, il ne faisait plus aucun doute dans ma tête que je ne pouvais pas me déclarer Haïtienne. Au contraire, j'avais plus envie de me dissocier de ce peuple que d'en faire partie. Le désordre généralisé dans lequel se trouve le pays, le manque de civisme des citoyens dans les rues,

cette façon que les commerçants avaient de m'escroquer impudiquement parce qu'on supposait que j'avais plus d'argent que la moyenne, tout ça m'horripilait.

Pour mes collègues, animés d'un sentiment d'appartenance qui frise le fanatisme, c'était une trahison de dire que je me sentais plutôt Québécoise. Ils ne pouvaient pas comprendre que je ne sois pas habitée du même sentiment de fierté qu'eux, qui font partie de la première république noire à avoir acquis son indépendance. C'était en 1804. Moi, je vis en 2009. Et ça, c'était encore un point qui nous éloignait: ils vivent continuellement dans l'orgueil des gloires du passé, alors que les défis du présent m'importent plus.

Mes parents

D'ailleurs, c'est justement ce passé qui est à la base de la mentalité de mes parents, et c'est ce que j'ai compris lors de ce voyage. Dans mon jeune âge, ils ne faisaient qu'appliquer ce que leurs propres parents leur avaient appris. Mais ils avaient peut-être oublié que les choses avaient évolué depuis, et que mon environnement n'avait rien à voir avec le leur. C'est malheureusement le cas de beaucoup de parents immigrants.

«Vous savez, j'aurais pu grandir en Haïti, être coincée dans ce pays. J'aurais pu ne pas pouvoir rêver comme je le fais, être condamnée à l'indigence. J'étais à deux doigts de cette vie-là.»

L'un des dadas de mes parents était de m'empêcher de sortir, par exemple pour aller au parc avec ma sœur ou au cinéma avec mes amis. Selon leur façon de voir les choses, «l'extérieur» est une sorte de jungle où on peut facilement être amené à sortir du droit chemin, où les influences néfastes pullulent. Ce raisonnement qui m'emprisonnait a donné lieu à des scènes familiales orageuses. Pour moi, l'extérieur est plutôt un lieu de découvertes. Mais en Haïti, j'ai bien vu que la mentalité de mes parents prévaut encore, parce que les sorties des enfants sont très limitées, et pour les mêmes raisons que naguère...

Mais j'ai aussi fait une merveilleuse découverte à propos de mes parents. Avant d'avoir visité la campagne où ils ont grandi, je ne me suis jamais intéressée à leur

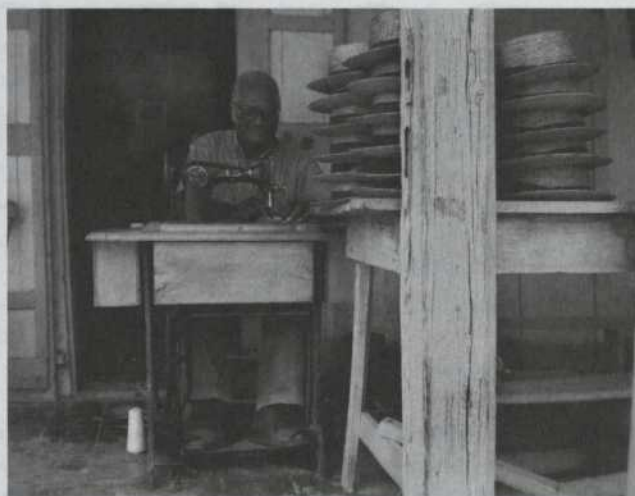


Photo: Murielle Châtelier

UNE SCÈNE D'HAÏTI CAPTÉE PAR MURIELLE CHÂTELIER

émigration vers le Canada. Aujourd'hui, je réalise plus que jamais le courage qu'ils ont eu de partir de si loin uniquement pour offrir un meilleur avenir à leurs enfants. Une campagne où les commodités modernes n'existent pas, la pauvreté sévit et les espoirs se sont depuis belle lurette envolés. Mes parents se sont tenus debout, et ont franchi toutes les frontières pour atterrir à Montréal. Mon père est arrivé avec à peine 100 \$ en poche, en 1972. Avec acharnement, il a travaillé pour rapatrier ma mère, en 1974. Tout ça, pour éviter à leurs enfants une vie de misère.

Qui suis-je maintenant?

À 30 ans, je ne me demande plus qui je suis, mais bien ce que je veux être. Bien sûr, ça me fatigue et m'irrite qu'on me demande encore d'où je viens. Certes, ma relation avec mes parents n'est pas idyllique. Mais j'ai saisi le pourquoi de leur périple, et par le fait même, les raisons qui font de moi un mélange de deux cultures. Vous savez, j'aurais pu grandir en Haïti, être coincée dans ce pays, J'aurais pu ne pas pouvoir rêver comme je le fais, être condamnée à l'indigence. J'étais à deux doigts de cette vie-là.

En me faisant naître au Québec, mes parents m'ont donné toute une liberté. Après avoir passé six mois dans leur pays, je sais que le temps n'est plus au questionnement. En fait, l'unique désir que mes parents aient tenté de m'exprimer, souvent maladroitement, c'est celui de me voir profiter de ma vie au maximum et d'exploiter tous mes atouts. Ils m'ont transplantée ici pour ça, pour m'offrir cette opportunité. Alors, maman et papa, je vous le jure que j'ai compris maintenant. Et ce que je veux être, c'est ce que vous avez fait de moi: une citoyenne du monde.

SOUPIRS D'AMOUR

DOMINIC DESMARAIS



Sophie est intervenante. Elle a travaillé auprès de femmes victimes de violence conjugale et avec des familles désorganisées. Malgré son expérience, la vie lui a fait traverser des épreuves qu'elle n'a pu supporter. Elle-même victime de violence conjugale, abandonnée et ignorée par ses deux adolescentes, Sophie a fait une dépression qui l'a menée jusqu'à l'asile psychiatrique pour la protéger de ses idées suicidaires.

Souriante et énergique, Sophie ne ressemble pas à une victime de dépression. Curieuse de tout, elle aborde chaque jeune du Café Graffiti qu'elle croise. Intéressée par leurs peintures, elle leur pose un tas de questions et leur suggère un tas d'idées. Elle ressemble à un enfant dans un magasin de jouets qui s'émerveille à chaque découverte. En arrêt de travail depuis deux ans, Sophie bouillonne d'idées, comme si le chemin de la guérison apparaissait enfin après une longue traversée du désert.

Un simple rappel à l'ordre pour entamer l'entrevue suffit à la reconnecter. Voilà Sophie concentrée, qui s'applique à se raconter. «Ma dépression a commencé quand j'ai changé d'emploi. Je suis passée d'une maison d'hébergement pour femmes à un organisme communautaire pour parents d'enfants en difficulté.»

Engagée pour ses capacités d'intervention «de plancher» (qui l'amène à recevoir des gens au bureau plutôt

qu'à se déplacer vers eux), Sophie doit dorénavant travailler dans les maisons des familles qu'elle aide. Elle est la seule, où elle travaille, qui intervient à l'externe. Ses dossiers la mettent en contact avec des psychologues, des psychiatres et avec la Direction de la protection de la jeunesse. Les cas dont elle s'occupe sont trop lourds. Elle demande un support psychologique. «Je voulais quelqu'un avec qui parler de mes dossiers difficiles. Je ne pouvais pas en parler avec ma boss, elle n'avait aucune notion d'intervention. Les autres intervenantes non plus, parce qu'elles ne travaillaient pas sur les mêmes problématiques.»

«Certains vont dire "quoi, elle est intervenante depuis plus de dix ans, comment ça elle n'a plus d'estime d'elle-même?" Si l'estime se construit, elle se détruit également.»

Sur les lieux de travail, Sophie est affectée par l'ambiance négative que les autres employés de l'organisme lui font ressentir. «J'ai perdu confiance en moi, petit à petit. Il y avait beaucoup de dénigrement envers ma personne.

Ça ne me tentait pas de manger avec eux. Ils regardaient toujours mon lunch, ils faisaient des allusions à ma maigreur. C'était fatigant! raconte-t-elle, comme si elle revivait ces moments. Je travaille pour aider les jeunes et les familles avec comme valeur de respecter les différences, et je me sentais jugée dans mon milieu de travail. Là, plus que partout ailleurs!»

«Je me battais pour aider les familles et leur trouver des ressources. C'était épuisant. Je sentais que je devais justifier toutes mes interventions. Tu fais un travail épuisant, puis tu le recommences le lendemain, sans appui. "Me faites-vous confiance?" me demandais-je. Je ne me sentais pas soutenue. Les compétitions entre intervenantes, les coups bas, c'était malsain. Toujours de la jalousie et des remises en question de mes interventions, alors que mes collègues ne connaissent rien de la réalité des familles dont je m'occupez.»

«En 2005, c'est devenu insoutenable. Je ne fonctionnais plus. Je n'avais plus confiance en mes interventions. Je me disais que c'était peut-être parce que je n'étais pas bonne. C'est inconscient. Je me disais que je «chialais» peut-être pour rien. Je me demandais: "si je fais ça, que vont-ils dire? Vont-ils me le remettre sous le nez?" Je m'en suis voulue d'avoir pensé comme ça. Chaque fois que je faisais une intervention, je n'en avais plus

le goût parce que je savais que je devrais me battre. Je travaillais dans le beurre.»

Excédée, Sophie quitte son emploi. Elle est diagnostiquée dépressive. Le mauvais sort s'acharne sur sa vie: elle perd son père qui se suicide et son ex-conjoint lui enlève ses deux filles. Sophie doit en plus se battre avec ses assureurs qui, soudainement, lui trouvent des antécédents familiaux de dépression et de suicide.

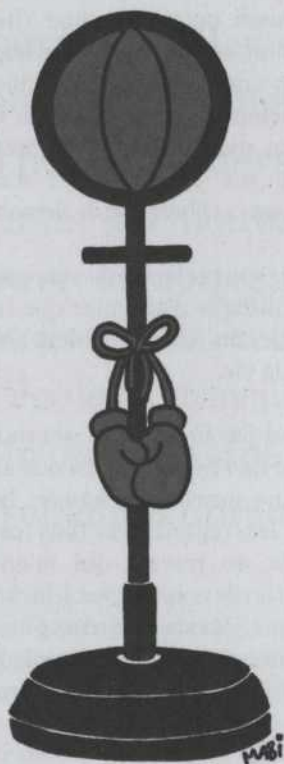


Illustration: Mabi

Une plainte à la police

Dépressive, isolée et se sentant abandonnée, elle entame une relation amoureuse qui tourne au vinaigre. L'homme qu'elle fréquente se révèle agressif. Lorsqu'elle veut mettre un terme à cette brève histoire d'amour, il la menace de mort.

Sophie touche le fond. L'idée d'en finir avec sa vie prend forme. Sa

psychothérapeute l'envoie en psychiatrie pour qu'elle se repose en sécurité, mais l'homme la retrace. Paniquée, elle porte plainte à la police. «Je l'ai fait parce qu'il m'a appelée une trentaine de fois à l'hôpital. Quand j'ai vu que je n'étais pas en sécurité, même en psychiatrie, là, j'ai porté plainte.»

Sophie sort troublée de cette expérience. «Je me sentais seule au monde. Pire, je me suis sentie jugée, critiquée et ridiculisée par la police. Fallait que je sois à bout. Là, j'avais vraiment peur.» Bien que dépressive, son côté intervenant refait surface. Elle explique aux policiers à quel point leur façon de ne pas la prendre au sérieux lui fait mal. Elle tente de les sensibiliser.

«J'avais peur de porter plainte. J'avais peur qu'il me menace encore davantage. Aussi, étrangement, j'avais pitié de lui. Il avait quand même quelque chose de sain. Ce n'était pas un monstre. J'étais tellement en quête d'amour. C'est le seul que je pouvais appeler à deux heures du matin, et il venait. Avec lui, je me sentais aimée. Ça ne me tentait pas d'être celle qui allait détruire la vie de quelqu'un. Je me sentais tellement «pas bonne». Je ne voulais pas qu'il soit triste parce que quelqu'un le rejetait. Je ne voulais pas être la méchante, qu'à cause de moi, il ne puisse pas réaliser ses projets. Pourtant, j'ai toute l'expérience nécessaire pour affronter ce genre de situation!»

Sophie, autrefois intervenante auprès de femmes violentées, est tombée dans le piège parce qu'elle n'avait plus confiance en elle. «Certains vont dire "quoi, elle est intervenante depuis plus de dix ans, comment ça elle n'a plus d'estime d'elle-même?" Si l'estime se construit, elle se détruit également.»

Ses enfants manipulées?

En plus de sa dépression, Sophie vit une profonde tristesse causée par sa séparation d'avec ses deux filles. «La rupture a commencé dans un centre d'achats... Leur père m'a demandé qu'on s'y rencontrent, lui et moi. Quand je suis arrivée, il était avec mes filles. C'était déjà décidé. J'étais devant le fait accompli.»

Sophie devient plus émotive. La douleur de sa séparation est encore vive. C'est un sujet sensible qui est difficile à aborder avec elle. «Il n'arrêtait pas de m'abaïsser. Il dit à mes deux filles que je ne suis pas une bonne mère. Ces paroles ont un impact sur mes enfants et sur moi. Je ne dirai jamais que ce n'est pas un bon père. Ça n'a rien à voir. Mais sa colère, lui, il la transmet en parlant de moi à mes filles. C'est de la violence psychologique. Moi, j'ai voulu penser aux enfants. Mais en pensant à elles, je passe pour la méchante», explique Sophie, qui a laissé ses deux filles habiter avec leur père sans se battre. Elle préfère prendre sur elle plutôt que de faire vivre l'enfer à ses enfants. En espérant que ses filles comprennent, un jour, son sacrifice.



**Patrick et Raymond
en Chine**

4.95\$
+ 25 Taxes et frais de transport

Conte illustré de
Patrick Viger, 15 ans.
Disponible par téléphone:
(514) 256-9000,
en région: 1-877-256-9009
Par Internet: www.editionstnt.com
Par la poste: Reflet de Société
4233 Ste-Catherine Est Montréal,
Qc. H1V 1X4

Juste un peu folle

JACYNTHÉ MORRISSETTE



Novembre, il fait froid dehors. Le soleil semble ne plus jamais me réchauffer. J'ai de la difficulté à me diriger dans le monde, comme si la vie avait perdu tout son magnétisme. J'ai 14 ans, l'école, je la fuis. Les gens, je les fuis. Je ne suis plus moi-même... Depuis déjà quelques semaines, je ne dors presque plus. Ma tête va trop vite. Je n'ai pas faim, la bouffe est si fade. Je n'ai envie de rien, ni de pleurer, ni de sourire.

Évidemment, mes proches sont bouleversés, qu'est-ce qu'il m'arrive bon Dieu? Il semble n'y avoir rien pour me sortir de ma torpeur. Ni la drogue, ni aucun autre soulagement ne taisent la douleur interne qui grandit à chaque minute, seconde, qui passent.

Les autres, ceux qui ne comprennent pas toujours, ont tendance à juger. Je ne suis plus ni une étudiante ordinaire, ni une amie ou une fille normale, ni même humaine, je suis... perdue.

Ce que je ne savais pas, c'est que ce mal porte un nom. Je suis allée à l'hôpital accompagnée de mes proches et on m'a hospitalisée, oui, en psychiatrie, car peu importe l'étage où ça se trouve, c'est nommé: PSYCHIATRIE.

Vous seriez surpris du nombre croissant de jeunes qui s'y trouvent: la dépression, bien que très répandue, n'est pas la seule maladie mentale existante. Il y en a vraiment beaucoup. Malheureusement, elles sont encore taboues: que ce soit la maniaque-dépression, la schizophrénie, ou encore les troubles de personnalité (pas seulement les troubles de personnalités multiples qu'on voit dans les films) et j'en passe...

«Il ne semble y avoir rien pour me sortir de ma torpeur. Ni la drogue, ni aucun autre soulagement ne taisent la douleur interne qui grandit à chaque minute, seconde, qui passent.»

J'ai passé plus de deux mois surveillée de près, au cours desquels on m'a réappris à apprécier la vie. On m'a appris que c'est humain de souffrir, mais divin de se relever. J'ai commencé à prendre des antidépresseurs, il y a de cela six ans.

J'ai aussi opté pour une thérapie, question de sortir mes vidanges internes une fois pour toutes. Bien sûr, ce cheminement ne s'est pas fait en un jour, mais, comme disait ma thérapeute: ma détermination d'aujourd'hui est ma libération de demain.

J'écris tout cela, car je sais combien il est difficile d'accepter que l'on est malade, ou juste pas bien. De dire oui à la vie.

Quand j'ai finalement obtenu mon congé de l'hôpital, je devais affronter une nouvelle épreuve: les autres, les regards de tous ceux, à l'école, au travail, qui m'ont vue dépérir des semaines durant. Je ne leur devais pas d'explications claires quant à mon état mais il était néanmoins dur de subir la pression de la curiosité mal placée.

Malgré tout, j'ai réussi, par de nombreux efforts, à passer mon année. J'ai compris aussi la leçon la plus importante en écoutant les gens. Toute notre vie, il y aura des personnes pour nous apposer des étiquettes, mais il ne tient qu'à nous d'être honnêtes envers nous-mêmes et de nous affranchir, d'aller au-delà de ces noms, sobriquets et stupidités. Moi, je n'ai qu'une vie à vivre alors je parle et, tant que je suis respectueuse, je peux tout dire.

Ma motivation, c'est la vie, la compréhension de l'autre, de l'humain, donc inévitablement, la communication. C'est pour cela qu'aujourd'hui, je vous envoie ce texte pour que d'autres, qui se sentent limités par leur état, ne le soient plus. Il n'y a pas de recette miracle au malaise intérieur. Il n'y a que de l'apprentissage sur soi, l'instauration d'une écoute interne entre qui je suis, qui je pense être et ce que j'aimerais être. Quant aux limites, il n'y en a qu'une seule, c'est nous-mêmes.

«Quand j'ai finalement obtenu mon congé de l'hôpital, je devais affronter une nouvelle épreuve: les autres, les regards de tous ceux, à l'école, au travail, qui m'ont vue dépérir des semaines durant.»

On m'a un jour dit une phrase qui m'a fait beaucoup réfléchir, «ta vie a l'air palpitante!» Et elle l'est, mais, «pourquoi la tienne ne l'est pas?»

On a tous des rêves, on a tous des souffrances, on a tous du sang dans

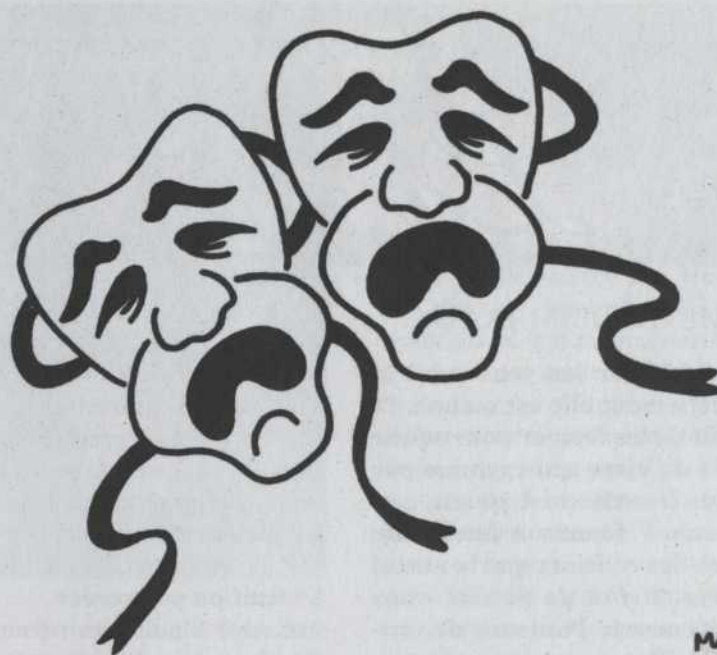


Illustration: Mabi

Mabi

nos veines. Parfois, il faut imprégner notre quotidien d'une dose de magie. Ce petit plus qui rend une journée ordinaire remplie d'émotions extraordinaires. Pas besoin d'argent, ni de gadgets *hi-tech*. Un peu d'imagination suffit. Qu'est-ce qui me ferait plaisir? Avoir plus de temps pour lire? Retourner à l'école? Apprendre l'allemand? Moi je dis: rien n'est impossible à celui qui veut vraiment.

J'ai commencé ainsi à me réaliser davantage. J'ai suivi de nombreux cours et formations, pris plus de temps pour mes loisirs et pour concrétiser mes rêves. Depuis, j'ai grandi

et vieilli. J'ai aujourd'hui vingt ans. J'ai toujours un traitement et l'aurai probablement jusqu'à la fin de mes jours. Maintenant, je sais ce que je veux et ce que je peux accomplir...

Le sourire aux lèvres après des années d'enfer, elle s'apaisa enfin, cette douleur. C'est alors que la torpeur se dissipa. Je compris ce que je devais faire: écrire et parler de mon histoire.

Que tout ceux qui se sentent mal comprennent que les traitements vont au-delà du physique, il faut aussi apprendre à être bien avec soi-même.

LIBRAIRIE Raffin

GALERIES RIVE-NORD (450) 581-9892
PLACE FLEUR DE LYS (418) 524-9909
PLAZA ST-HUBERT (514) 274-2870
CENTROPOLIS (450) 682-0636
PLACE VERSAILLES (514) 354-1001

Desjardins
 Sécurité financière

200, rue des Commandeurs
 Lévis (Québec) G6V 6R2

418 838-7800
 Sans frais: 1 800 463-7870
 desjardinssecuritefinanciere.com

Vie, santé, retraite

Rencontre avec Antonine Maillet

La voix de l'âme

DOMINIC DESMARAIS

Il faut baisser les yeux pour la voir tellement elle est menue. Et il suffit de les fermer pour sentir sa joie de vivre qui rayonne par delà les frontières. À 80 ans, cette «jeune» femme s'émerveille encore des cadeaux que la vie lui apporte. *Reflét de Société* vous fait découvrir l'univers d'Antonine Maillet, auteure acadienne qui a mis au monde *La Sagouine* et dont l'œuvre comprend une cinquantaine de livres, dont une douzaine de pièces de théâtre.

Difficile de ne pas tomber sous le charme de ce petit bout de femme qui a la grandeur d'une institution. L'auteur, dont l'œuvre a parcouru la terre, possède cette richesse de s'ouvrir aux autres en les laissant s'exprimer. Son bonheur de vivre, elle le partage et le nourrit de l'autre.

Ce goût pour la vie viendrait-il de l'écriture? C'était son rêve, écrire. Un rêve soufflé à ses oreilles par sa petite voix intérieure. Un rêve qui la comble depuis qu'elle a osé s'écouter.

À 40 ans, Antonine Maillet, alors docteure en littérature, enseignait à l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick. Un emploi qu'elle aimait beaucoup, avec des étudiants qui l'adoraient. Elle a tout abandonné, un salaire sécurisant et une retraite dorée. «J'ai quitté l'enseignement parce que je voulais faire autre chose. Je désirais un travail que j'aime, pas un gagne-pain»,

raconte-t-elle, 40 ans plus tard, sans aucun sentiment d'amertume, sachant qu'elle a pris la bonne décision. Elle a écouté sa petite voix qui lui murmurait, depuis son enfance, qu'elle serait écrivaine.

L'intuition pour créer

Antonine Maillet écrit comme elle aborde sa vie: en laissant son intuition la guider. L'histoire qu'elle couche sur papier se révèle à elle, petit à petit. Une histoire qu'elle ne comprend qu'une fois son œuvre terminée. Comme son tout dernier né, *Le mystérieux voyage de Rien*, que l'auteure considère comme son roman le plus important.

«Je ne savais pas comment l'écrire. Tout ce que j'avais, c'est une phrase qui m'est venue du ventre: *et vous voudriez que je vous pardonne?* C'est tout. Mais qui parle? À qui veut-il pardonner? C'est mon héros, nommé Rien, qui parle. Il a besoin de pardonner la chose la plus grave. Mais c'est quoi, le plus grave qui puisse arriver? Être tué? Non. Pour moi, ce serait de ne pas avoir reçu la vie. Ne jamais avoir existé.» C'est l'élément déclencheur. À partir de cette phrase, sortie de nulle part, l'auteure s'est laissée guider par son intérieur pour composer son livre.

Son intuition, son ventre comme elle l'appelle, a pondu une œuvre qui donne vie à une âme venue du ciel. Une âme sans parents, qui doit son existence au crayon de l'auteur.

«Mon personnage, c'est lui qui mène. Je le laisse aller», explique-t-elle avec conviction. Antonine Maillet a fait voyager son petit Rien partout sur la terre. Un voyage qu'elle aurait bien aimé faire et qu'elle aura vécu grâce aux aventures dans lesquelles son personnage l'entraîne.

Au travers de son petit Rien, Antonine Maillet livre ses connaissances de la vie. Elle décrit l'âme qui évolue dans un corps et le pousse à agir, à se poser des questions sur la vie, sur tous ces possibles qui attendent une chance pour exister. «Je n'écris pas pour passer des messages. Moi, j'écris pour faire du sens. Parce que je ne connais pas la vérité. Je ne donne pas de morale. Qui sommes-nous pour donner des messages?»



Photos: Marie-Dominique Asselin



demande-t-elle en soulignant que toute opinion n'est bonne qu'au moment où elle est donnée.

Antonine Maillet rappelle, par exemple, que même le grand philosophe grec Aristote ne voyait rien de mal à l'esclavage. «Alors, quel message peut durer dans le temps? Dans un siècle, on va peut-être penser que notre façon de vivre était injuste!»

Un bonheur n'attend pas l'autre

Depuis qu'elle a osé s'écouter, la vie se charge de lui envoyer de belles récompenses. Comme ce matin d'août 1987 où, bien assise pour se faire couper les cheveux, elle reçoit un appel de la police lui demandant d'être à Québec le lendemain matin. En plein sommet de la Francophonie, le président français de l'époque, François Mitterrand, désirait visiter l'Acadie. Il avait besoin d'un guide. La célèbre auteur, ambassadrice improvisée de sa région, s'occupe de l'homme d'État.

De retour à Québec, elle apprend à la dernière minute qu'elle doit prendre la parole devant 42 chefs d'État. Le Premier ministre du

Nouveau-Brunswick, Richard Hatfield, un anglophone, lui demande de s'adresser aux dirigeants venus pour le dîner offert par la province maritime. «Je ne savais pas quoi dire, s'esclaffe-t-elle, 20 ans plus tard. Je cherchais une phrase qui ferait qu'ils m'écouteraient tous.

«Mes meilleurs livres ne seront pas nécessairement les plus vendus. Je ne vais certainement pas écrire un polar parce que je ferais plus de ventes.»

J'ai dit: "j'ai le droit de vous parler, même sans titre. Parce que je représente la fille aînée de l'Amérique du Nord. L'Acadie a fondé la première colonie européenne, quatre ans avant le Québec. À titre de fille aînée de la francophonie en Amérique du Nord, je vous parle. Les Acadiens ont été brutalement déportés. Ils se sont cachés dans les bois pendant 100 ans. Ils sont revenus malgré cette

déportation, ce génocide." Si ce n'est pas ça, la volonté de préserver une langue, une culture, qu'est-ce que ça peut être?» Quand Mme Maillet en parle, il est difficile de contenir un intense frisson.

Depuis ses premiers pas d'auteur, Antonine Maillet a reçu une trentaine de distinctions honorifiques. Des cadeaux qui lui font plaisir, mais qu'elle prend avec un grain de sel. «J'apprécie mais ça ne m'impressionne pas, déclare-t-elle tout simplement. Quand j'écris, je n'y pense pas. C'est ça, mon moment le plus heureux, lorsque ce que je vais écrire me vient, quand quelque chose de nouveau m'inspire et que je vais le recréer. J'imagine que c'est la même chose pour un musicien ou un peintre.»

Les meilleurs livres pas les plus vendus

Rebelle, cette «jeune» femme de 80 ans? C'est plutôt qu'elle fait ce dont elle a envie. Comme dans l'écriture, où l'univers qu'elle a créé avec son petit Rien n'est pas accessible à tous, et elle le sait. «Mes meilleurs livres ne seront pas nécessairement les plus vendus. Petit Rien, le plus difficile, ne sera pas mon meilleur vendeur. Je ne vais certainement pas écrire un polar parce que je ferais plus de ventes.»

La beauté d'Antonine Maillet lui vient de toutes les dimensions qui font partie d'elle et la font rayonner. C'est d'abord une femme, puis une créatrice qui communique fabuleusement par l'écriture et qui a la particularité de sortir du ventre de l'Acadie. Elle en est d'ailleurs devenue l'ambassadrice. C'est une femme qui a osé se jeter dans le vide pour s'écouter, à 40 ans. Difficile de lui rendre justice sans aborder toutes ces couches devenues indissociables de son être. Tel est l'univers de la mère de Rien.



La Parole aux jeunes

Les élèves de l'école secondaire **Gérald-Filion**, située à Longueuil, ont lu l'édition de septembre 2008 de *Reflète de Société* (Vol.16, no.6). Invités à commenter le contenu des articles, les adolescents nous font part ici de leurs réactions et de leurs réflexions.

Réactions au texte
«À Benjamin mon fils»,
de Guillaume Lemire.

Un père écrit à son fils dans la plus grande sincérité. Reconnaisant les erreurs commises de sa part dans le passé et se remémorant les moments de tendresse en famille, Guillaume Lemire cherche à communiquer avec son fils Benjamin qui, selon toute vraisemblance, s'est éloigné de son père.

Commentaires des jeunes

Votre histoire est touchante. J'ai appris quelques détails à propos de mon père et moi. Si un père ou une mère se fâche, les enfants vont penser tout de suite que leurs parents ne les aiment pas, mais ce n'est pas vrai. En réalité, les parents veulent le bien de leurs enfants. J'ai vécu une situation pareille.

Sara Mohammad Nadir

Je n'ai pas encore d'enfant, mais je peux quand même comprendre ce que vous avez raconté puisque c'est arrivé à mon oncle...

Il a eu un enfant et, je vous jure, c'est presque la même histoire que

vous. Quand j'ai lu votre texte, je me suis dit que vous aviez quand même beaucoup de courage pour écrire cela.

Charles Duchesneau

Je me suis rendu compte que les pères ont aussi une grande importance pour leurs enfants et leur mère. Je fais plus attention à mon père, je passe plus de temps avec lui.

Zakaria Bennani

J'ai été très époustouffé et ébloui par votre amour dédié à Benjamin, votre fils.

Votre lettre m'a beaucoup marqué, on voyait la sincérité de vos mots, qui provenaient de votre cœur. Je n'ai jamais vraiment connu mon père, car, durant mon jeune âge, le ciel l'a emporté. Je n'ai pas connu ce qu'était l'amour d'un père à l'égard de son fils, même si ma mère essayait de tenir son rôle.

J'ai finalement eu un nouveau papa. J'ai espéré avoir de l'affection de sa part, mais cela n'a pas pu se produire. Il ne le montrait pas, même s'il disait à ma mère qu'il nous aimait et qu'il était heureux de vivre avec nous.

Après avoir ressenti cet amour que vous aviez exprimé à travers cette lettre, j'ai appris que nous devons exprimer ce qu'on ressent aux personnes qui nous sont les plus chères.

Rudy Nzalingo

Réactions au texte
«Prison intérieure»,
de Jean-Pierre Bellemare.

Dans cette chronique du prisonnier, Jean-Pierre Bellemare décrit la fermeture d'esprit qu'il perçoit chez certains de ses codétenus. Il partage également le cheminement qui lui a permis, au cours de sa peine d'emprisonnement, de se débarrasser de sa «prison intérieure».

Commentaires des jeunes

Je crois que peu importe le crime que vous avez commis, aider ceux qui en ont besoin vous permet de vous racheter peu à peu auprès de la société.

Je voudrais vous souhaiter bonne chance dans votre «quête». Je dis quête, car je crois personnellement que vous êtes en quête du bien.

Kevin Godin, 15 ans.

La plupart des hommes ne connaissent pas leur prison intérieure et se retrouvent dans de très mauvaises situations. Parfois, ils rejettent la faute sur les autres parce que leur prison intérieure les oblige à vivre dans le mensonge.

«N'est pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir.» Mais vous avez découvert cette prison et vous vous êtes échappé. Je vous en félicite!

Dramou Foromo Élisée, 17 ans.

Votre article m'a vraiment incité à réfléchir à mes problèmes d'une autre façon et à devenir une nouvelle personne.

J'ai toujours pensé que ma façon de vivre était ingérable. J'ai toujours cru que mes problèmes n'allaient jamais finir. Mais quand j'ai lu votre article, ça m'a fait penser à la façon ridicule dont je voyais les choses. Je me suis senti comme une toute nouvelle personne.

Merci de ce partage.
Brando Rojas Vargas

Quelle sagesse quand vous affirmez que la plus grande et la plus solide prison n'était pas de fer, ni de pierre, mais bien de notre esprit.

Depuis que j'ai lu cet article dans le journal, je peux vous affirmer avoir changé. Maintenant, je tente de faire changer les gens autour de moi. Cela a même fonctionné avec ma petite amie! Elle s'était enfermée dans une prison mentale où la seule chose qu'elle faisait était s'apitoyer sur son sort.

Pour chaque porte, il y a une clé. Votre esprit est une prison, votre cœur, une clé. Sachez l'utiliser. Et aimer. La vie sera alors magnifique.
Danny Martin-Langlois

Réactions au texte «Passages nuageux sur ciel ensoleillé», de Sunny Boy.

Agressé par un membre de sa famille à plusieurs reprises, Sunny Boy perd goût à la vie. Après avoir vécu dans la prostitution homosexuelle et en être sorti trois ans plus tard avec l'aide de ses parents, les horreurs de la vie le poussent à faire une tentative de suicide... qui échoue. Dans un texte authentique, Sunny Boy partage son vécu et jette un regard éclairé sur les gens aux prises avec des idées suicidaires.

Commentaires des jeunes

Bonjour Sunny,

J'avais beaucoup de questions à la suite du suicide d'un ami de ma mère et ton texte m'a aidée à comprendre.

Ma mère ne l'a pas vu venir, moi non plus d'ailleurs. Je ne lui en veux pas, mais j'éprouvais de la colère quand je pensais à son geste. Je n'avais aucune raison valable de lui en vouloir. Il souffrait et voulait se sentir mieux. J'espère qu'un jour, on pourra intervenir encore plus rapidement pour aider les personnes suicidaires...

La vie est belle, mords dedans. C'est comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi on va tomber!
Valérie Bouillon, 15 ans

Quand j'avais huit ans, ma mère s'est enlevée la vie. Pendant plusieurs années, je n'ai pas compris pourquoi elle avait fait ça. Puis, l'année de mes 12 ans, mon père a enfin eu le courage de me dire que ma mère souffrait de dépression.

Aujourd'hui, je crois que j'ai réussi à faire mon deuil. Je sais que ce que vous vivez n'est pas facile tous les

jours, mais je crois que la vie vaut la peine d'être vécue. Je suis sûre que ce que vous avez écrit a fait réaliser beaucoup de choses à plusieurs personnes comme moi et a su nous aider.

Je vous dis bravo pour le courage dont vous avez fait preuve pour écrire votre article.

Annie Jolicoeur, 15 ans

Réaction au texte «Lettre à mon agresseur», de Maline.

Maline retourne huit ans en arrière. À l'école primaire, elle est victime d'un attouchement sexuel auquel se livre son enseignant préféré. Bien que traumatisée par l'événement, Maline dégage une force de caractère inouïe dans une lettre écrite de sa main et dédiée à son agresseur.

Commentaires des jeunes

Maline,

Ta lettre m'a beaucoup touchée. Tu as beaucoup de courage d'écrire une lettre à ton agresseur, qui t'a fait tant souffrir.

J'ai été vraiment choquée de savoir qu'il était encore libre après ce qu'il t'a fait. Un pédophile ne guérit pas tant qu'il n'a pas eu d'aide des centres psychiatriques. Je sais que ce n'est pas de ta faute, tu étais jeune et tu lui faisais confiance, mais lui, il a abusé de toi. Tu aurais dû parler à tes parents de ses comportements bizarres lorsqu'il parlait de sexe, de pédophilie et aussi lorsqu'il te mettait mal à l'aise.

Tu es une femme forte et tu as réussi à surmonter tes faiblesses (les crises, les traitements que tu as reçus durant ces dures années). Continue et vis ta vie au maximum, car tu n'en as qu'une seule. Sois heureuse.
Anonyme

Le trip d'un rejet,

témoignage d'un toxicomane

THOMAS

«La vie, c'est de la *marde!*» Voilà ce que je pense et c'est contre cette pensée que je dois lutter tous les jours. Lutter contre le découragement, lutter contre le sentiment d'impuissance qui m'envahit et lutter contre le désir de m'en évader en fumant un joint.

Déjà tout jeune, au début du primaire, c'était pas le fun! J'étais pas comme les autres. Je portais des appareils auditifs et je ne savais pas me défendre. Mauvaise combinaison! Je suis plutôt du genre émotif et sensible et non pas gros bras! Je me faisais «écœurer» tous les jours

et je revenais de l'école en pleurant. J'ai donc pris très jeune l'école en grippe et je n'ai pas réussi à me faire d'amis. Quand on est un *looser*, on n'est pas très populaire! J'ai perdu rapidement toute confiance en moi.

C'est sûr que ça ne s'est pas amélioré avec le temps. Je dérangeais tout le temps, je faisais le clown pour attirer l'attention et me faire aimer. Mes résultats scolaires se sont rapidement détériorés et j'ai acquis une réputation de trouble-fête. J'ai doublé ma quatrième année et, au secondaire, on m'a envoyé dans une école spécialisée pour les têtes fortes... ce que

je n'étais pas en réalité... Mais j'étais complètement désintéressé et isolé parmi le millier d'étudiants de la polyvalente. Je ne savais pas comment me faire des amis, comment être aimé, en fait. La terrible solitude!

«La vie est plate et je commence à fumer un joint à 17 ans avec une gang de *chums*. Enfin, j'avais des *chums*! Et, en plus, j'ai aimé le *buzz*. Alors j'ai continué... continué jusqu'à n'avoir plus d'intérêt pour rien d'autre.»

Je décroche finalement à 16 ans. Je me trouve quelques petits boulots comme plongeur dans les restos du coin. Pas le fun, mais bon, ça me donne un peu d'argent. La vie est plate et je commence à fumer un joint à 17 ans avec une gang de *chums*. Enfin, j'avais des *chums*! Et, en plus, j'ai aimé le *buzz*. Alors j'ai continué... continué jusqu'à n'avoir plus d'intérêt pour rien d'autre. J'ai



Illustration: Pascal «Renart» Léveillé



perdu ma job et ma mère m'a mis dehors. Je suis allé vivre dans une tente pour l'été... La bohème: on est bien, j'ai des *chums*, la vie est belle!

J'ai vivoté ainsi durant 12 ans. J'ai essayé un peu de tout: *mari*, pot, hash, *mushroom*, buvard, mescaline, ecstasy, speed... mais je n'ai pas touché à la coke ou à l'héroïne: j'avais trop peur d'aimer ça! J'ai *dealé* de la drogue. C'était valorisant. Enfin, j'étais respecté par les autres, et en plus, je fumais *gratos*. J'ai arrêté par peur de la prison. Toujours seul, toujours drogué, toujours cassé, toujours déprimé et dépressif.

J'ai eu plusieurs blondes, mais c'était pas facile de vivre avec un gars comme moi. Ou elles étaient des toutes «croches», ou elles étaient trop bien pour m'endurer. Un vrai cercle vicieux. Je vous le dis, une vie de merde! C'est pas comme ça que je veux vivre!

Il y a quatre ans, je suis finalement allé en *désintox* au Centre Dollard-Cormier, à Montréal. Suffit d'appeler directement pour avoir de l'aide,

«J'ai eu plusieurs blondes, mais c'était pas facile de vivre avec un gars comme moi. Ou elles étaient des toutes «croches», ou elles étaient trop bien pour m'endurer. Un vrai cercle vicieux.»

c'est facile. Ce qui n'est pas facile, c'est de se décider à y aller et ensuite de continuer à ne pas consommer. J'ai rechuté. J'ai repris du pot, mais plus jamais de chimique. C'est moins dur pour ma santé, mais ça n'arrange pas ma vie. Quand je fume, ça prend toute la place, c'est ma priorité. Je ne pense plus, je ne mange plus, je n'ai pas confiance en moi, ça me rend paresseux, tout le reste est *plate*!

Retour à l'école

Alors, depuis deux ans, j'ai cessé graduellement de consommer. Je veux arriver à quelque chose dans ma vie. Le trip de jeunesse a duré longtemps mais c'est assez! Cependant, ma vie ne s'est pas arrangée pour autant. Je dois lutter tous les jours contre le découragement.

Mon *pattern*, c'est de dire que tout est *plate*. Mais je sais maintenant que c'est à moi de passer par-dessus cette pensée et de m'arranger pour que ma vie soit intéressante. C'est dur, c'est un effort de tous les instants. Il me faut découvrir qui je suis, ce que j'aime et ce que je veux vraiment. Réinventer ma vie. Vivre *straight*, sans faux-fuyants et sans artifice. Renouer avec les autres et avec moi. Je m'étais coupé de tous contacts humains durant 12 ans, pour me protéger, j'imagine.

Mes petites victoires au jour le jour me motivent. J'ai débuté l'an dernier un AEC (attestation d'études collégiales). C'est un programme réservé aux décrocheurs. J'ai été accepté sans avoir terminé mon secondaire 5, sur la base de mes expériences. Le programme couvre les cours techniques nécessaires à l'obtention du diplôme et dure seulement un an.

Comme c'est du plein temps, j'ai réussi à obtenir les prêts et bourses et ma mère me fournit chaque mois une petite pension. Je peux ainsi consacrer tout mon temps aux études. C'est pas facile. Il y a des cours techniques très compliqués que je n'ai pas réussis. Mais je ne me décourage pas. Je vais les reprendre et je vais obtenir mon diplôme.

Je suis toujours seul, mais je sais maintenant pourquoi, et je prends ma vie en main. C'est un effort de tous les jours, mais je vois aussi, au loin, le bout du tunnel!

ENTRETIEN AVEC LE JEUNE AUTEUR

Jean-Simon Brisebois

S'en sortir... un paragraphe à la fois

FRANCOIS RICHARD

Le jeune auteur Jean-Simon Brisebois en a vu de toutes les couleurs. Enfance en centre d'accueil, adolescence marquée par l'alcool et la violence, chômage, criminalité... À la veille de publier son quatrième livre, *Je me raconte*, le natif du quartier Hochelaga-Maisonneuve a rencontré *Reflét de Société* afin de partager son parcours hors de l'ordinaire.

À l'âge de vingt-neuf ans, Jean-Simon Brisebois souhaite faire un retour sur l'histoire de sa vie. Le livre qu'il s'appête à publier, *Je me raconte*, ne serait pas, selon lui, une autobiographie. «Je suis mal à l'aise avec ce terme. Je suis trop jeune pour ça. Il s'agit plutôt d'un récit personnel de tout le chemin que j'ai parcouru, de mon enfance jusqu'à aujourd'hui.»

L'idée de se raconter de cette façon lui est venue lors de ses trois participations au Salon du livre de Montréal, suite à la publication d'une trilogie de poèmes, entre les années 2006 et 2008. «Les gens qui visitaient mon kiosque me posaient beaucoup de questions sur mon vécu, sur qui j'étais. Mes poèmes sont abstraits et ne permettent pas de véritablement me connaître.»

Une jeunesse difficile

L'histoire de Jean-Simon Brisebois est effectivement difficile à raconter. Né dans une famille proche des milieux criminels de l'est de Montréal, Jean-Simon est placé en centre d'accueil dès l'âge de cinq ans. Il y restera de façon intermittente jusqu'à la fin de son adolescence.

«Mes parents ne se sont pas beaucoup occupés de moi. Je dois donc m'expliquer beaucoup de choses.»

Sa jeunesse est marquée par l'échec scolaire, la violence du milieu dans lequel il vit et l'abus d'alcool et de drogues auxquels il a recours pour s'éloigner momentanément des nombreux problèmes qui l'accablent. Malgré les difficultés qu'il a surmontées, Jean-Simon ne prétend pas avoir découvert de recette miracle pour vaincre la détresse. «Je ne veux pas donner de leçons de vie à qui que ce soit avec ce livre. Je l'écris avant tout pour moi et pour les lecteurs qui m'en ont fait la demande.»

Découverte de l'écriture

Ces lecteurs ont fait la connaissance de Jean-Simon grâce à sa trilogie

de poèmes, résultat d'un travail qui s'est échelonné sur plus d'une dizaine d'années. Une décennie au cours de laquelle la vie de l'auteur a pris plusieurs virages inattendus. À l'âge de 17 ans, les nombreuses difficultés de Jean-Simon le font craquer. Il est victime d'une sévère dépression et est hospitalisé en psychiatrie.

L'expérience sera déterminante pour lui. «J'ai commencé à écrire à l'hôpital, simplement pour passer le temps. C'est ensuite devenu une habitude.» De retour chez lui, il fait lire quelques-uns de ses poèmes à ses amis qui l'encouragent tous à les publier. L'idée qui semble farfelue au départ germe dans l'esprit de Jean-Simon. Neuf ans plus tard, le rêve deviendra réalité.

Entre-temps, Jean-Simon occupe toutes sortes d'emplois. Il tente de mener une vie saine et d'échapper aux nombreux problèmes qui ont marqué sa jeunesse. Entre les petits boulots dans les usines ou les organismes communautaires, le poète en herbe accumule les expériences de vie.

Le rêve se réalise

Les éditions TNT lui donneront finalement sa chance. Les textes écrits par Jean-Simon entre 1997 et 2008 se transforment en trois recueils: *Rennaissance*, *L'âme de l'ange* et *Entité*.



Photos: Marie-Dominique Asselin

Les œuvres traitent, par le biais de textes brefs et rythmés, de l'enfance, de la spiritualité et de la vie dans la rue, dans un style que Jean-Simon qualifie de «poésie urbaine». L'écriture a pour lui une importante fonction libératrice. «J'extériorise ainsi ma peine. Ça me permet de crier qui je suis.» L'auteur utilise son travail littéraire afin de répondre à certaines questions. «Mes parents ne se sont pas beaucoup occupés de moi. Je dois donc m'expliquer beaucoup de choses tout seul.»

Le travail artistique et l'implication sociale ont joué un rôle déterminant dans le cheminement de Jean-Simon Brisebois. En plus d'avoir réalisé un court-métrage sur sa vie, il a co-scénarisé, en 2001, une pièce de théâtre en collaboration avec la Fondation des Auberges du Cœur, un organisme qui lui est venue en aide lors d'une période sombre de sa vie. En décembre 2008, des extraits de ses recueils de poésie ont été lus sur scène par le

comédien Stéphane Côté lors d'un autre spectacle organisé au bénéfice de l'organisme qui offre des services d'hébergement aux jeunes marginalisés. Sa participation à ce dernier spectacle lui a permis de remporter, à la suite d'un concours, la bourse Simple Plan, d'une valeur de 1 000\$. Le poète partage aussi son talent en donnant des ateliers d'écriture à Spectre de Rue, un centre de jour pour les toxicomanes du centre-ville de Montréal.

Son prochain projet? Un nouveau recueil de poésie sur le thème de l'amour. Encore une fois, il souhaite que l'expérience soit thérapeutique. «J'ai toujours eu de la difficulté avec l'amour. Je sais écrire aux filles, mais je ne sais pas leur parler.» Jean-Simon promet à ses lecteurs que le ton de sa dernière œuvre tranchera avec celui de ses livres précédents. Sa vie a bien changé et il veut maintenant s'attaquer à des textes au contenu plus positif. «Ça ne sera pas un livre noir. Je veux laisser couler mon côté romantique.»



www.refletdesociete.com

Trilogie de Poésie Urbaine

Jean-Simon Brisebois



4.95\$ chaque

(rajouter 2\$ par livre pour la
taxe et les frais de manutention)

DISPONIBLE AUPRÈS DES
ÉDITIONS TNT
WWW.EDITIONSTNT.COM,
PAR TÉLÉPHONE:
(514) 256-9000,
EN RÉGION: 1-877-256-9009,
PAR LA POSTE
REFLET DE SOCIÉTÉ
4233 STE-CATHERINE EST
MONTRÉAL, QC. H1V 1X4

Le graffiteur et peintre Arpi met son art au service d'une lutte citoyenne



FRANÇOIS RICHARD

L'échangeur Turcot, un imposant tronçon d'autoroute sur pylônes du sud-ouest de Montréal, sera démoli au cours des prochaines années et remplacé par une autoroute au niveau du sol. Le peintre et graffiteur Arpi, qui a décoré la structure de béton d'un grand nombre de ses œuvres au cours des dernières années, utilise désormais son art pour sensibiliser la population aux impacts négatifs du projet sur la vie des gens habitant les quartiers environnants.

Sous l'échangeur Turcot, de vastes espaces ceinturés de colonnes de béton, de structures ferroviaires, d'entrepôts et d'usines plus ou moins abandonnées sont laissés à la créativité des nombreux graffiteurs qui y exercent leur art. Arpi a fréquenté le lieu au cours des six dernières années pour y peindre. «C'est un endroit qui offre une grande visibilité pour un graffiteur. La structure est immense et il y passe des milliers de voitures par jour.» L'artiste a décidé, au cours des derniers mois, de prendre du recul et s'est mis à utiliser l'autoroute surélevée comme modèle pour ses

peintures sur toile plutôt que comme surface sur laquelle peindre. «Avec un ami, nous cherchions un sujet, afin de réaliser une exposition thématique. Je connaissais bien les pylônes de l'échangeur Turcot pour y avoir souvent peint.»

Le caractère public et inutilisé des pylônes qui soutiennent l'échangeur en font selon lui un lieu idéal pour les artistes de la peinture en aérosol. «Moralement, les gens sont à l'aise d'y peindre, puisque le site n'appartient à personne en particulier. Même les employés de la voirie qui passent près de nous lorsque nous peignons nous laissent généralement faire.»

En faisant des recherches afin de préparer l'exposition, Arpi prend conscience de l'ampleur du projet de démolition de la structure sur le quartier et ses habitants. «Les rues seront coupées les unes des autres, il y aura de la poussière et des gens seront expropriés. En raison des structures au sol, le quartier sera moins accessible qu'avant. Je ne comprends pas que quelqu'un puisse encore vouloir habiter là.»

Solidarité avec les résidents

Au cours de sa réflexion, le peintre assiste à une soirée d'information organisée par des opposants au projet et prend partie en faveur de ces derniers. Il décide alors d'entrer en contact avec les militants du Comité des citoyens du village des tanneries, un groupe de résidents du quartier Saint-Henri qui sera affecté par les travaux.

Son plan? Utiliser l'exposition qu'il prépare sur l'échangeur Turcot afin de médiatiser les impacts sociaux et environnementaux du projet. La résidente du village des tanneries et militante Jody Negley a sauté sur l'occasion. «Nous étions ravis que quelqu'un ait saisi l'opportunité offerte par la beauté de la structure. Les gens n'associent l'échangeur Turcot qu'à la pollution et aux voitures. En travaillant avec des artistes, nous pouvons sensibiliser plus de gens à notre cause, des gens plus intéressés par l'art que par l'air.»

Les opposants au projet ont donc commencé à visiter l'exposition, qui s'est déroulée au cours du mois de décembre 2008, afin de



L'ÉCHANGEUR TURCOT DOIT ÊTRE ENTIÈREMENT DÉMOLI D'ICI 2016

voir ses œuvres. «Ça médiatise la cause. Il faut que tous les moyens soient utilisés, autant l'art que les médias», juge Arpi. L'artiste de 25 ans a pris part à des rassemblements de militants afin d'y présenter ses toiles et d'échanger avec les citoyens sur un sujet qu'il a maintenant à cœur. «C'est une question qui me touche. Surtout le gaspillage d'argent public et les problèmes environnementaux que ça implique.»

Bien qu'il compte poursuivre son travail de sensibilisation, Arpi se fait peu d'illusions quant aux chances de succès des opposants. Le fait que les plans du gouvernement aient été rendu publics avant même le début des audiences environnementales lui laisse un goût amer en bouche. «Je suis désillusionné par la façon d'agir du gouvernement dans ce dossier. Tout est décidé d'avance. Il n'y a pas de démocratie.»

Le site pourrait selon lui être développé de façon beaucoup plus profitable pour les gens qui habitent les environs. «Au début du vingtième siècle, il y avait un lac dans ces parages, et des marécages.

Le projet de démolition de l'échangeur Turcot

Inauguré en 1967, l'échangeur Turcot relie les autoroutes 15, 20 et 720, facilite l'accès au pont Champlain et est le principal lien routier entre le centre-ville de Montréal et l'Aéroport International Pierre-Eliot-Trudeau. La structure sur pylônes, haute de 18 à 30 mètres, enjambe l'ancienne gare de triage Turcot, le canal Lachine, ainsi que plusieurs rues du sud-ouest de Montréal. Le débit de circulation y est de 280 000 véhicules par jour.

Le ministère des Transports du Québec compte remplacer l'échangeur par des tronçons routiers au sol, suivant sensiblement le même tracé que la structure actuelle et permettant le passage du même nombre de véhicules. Les travaux doivent s'échelonner de 2009 à 2016 et coûter 1,5 milliard de dollars.

La démolition de l'échangeur est rendue nécessaire par l'effritement du béton de la structure. En 2007

Il y a plein de possibilités de l'utiliser autrement, pour les cyclistes et les piétons.» Devant le peu de chances que le projet d'autoroute arrêté par le gouvernement québécois soit modifié en profondeur, Arpi se permet tout de même d'espérer que des fragments de l'ancienne structure soient préservés. «Ça serait bien de conserver au moins quelques pylônes debout, en guise de rappel, une espèce de galerie d'art extérieure.» Si les impacts sociaux et environnementaux du projet ne peuvent être évités, les dommages artistiques n'ont pas à être, eux aussi, très élevés.

seulement, 500 réparations, au coût de 12 millions de dollars, ont dû être effectuées afin de garantir la sécurité des automobilistes.

Des opposants au projet

De nombreux opposants au projet se sont réunis sous la bannière de Mobilisation Turcot, une association de groupes, élus et citoyens du sud-ouest de Montréal. Ils disent craindre l'expropriation de 150 à 160 logements dans la foulée des travaux, ce qui obligerait jusqu'à 400 personnes à devoir se reloger, selon la militante Jody Negley.

Les membres de Mobilisation Turcot souhaitent que le projet gouvernemental soit revu de fond en comble. Ils exigent une diminution importante du débit de circulation automobile dans le secteur, plutôt que le maintien des capacités de la structure actuelle.

François Richard

De vandale à militant

FRANÇOIS RICHARD

Avant de mettre son art au service des Montréalais affectés par la démolition de l'échangeur Turcot, le peintre et graffiteur Arpi a marqué de sa signature autobus, trains et édifices aux quatre coins de l'Amérique du Nord. Portrait d'un graffiteur invétéré devenu artiste professionnel.

L'implication d'Arpi dans la lutte contre la démolition de l'échangeur Turcot est le résultat d'un processus entamé il y a trois ans par le jeune artiste qui est passé durant cette période, non sans quelques difficultés, de graffiteur délinquant à artiste professionnel. Pietr Sijpkes, le propriétaire des Neufs Sœurs, édifice de Pointe-Saint-Charles où Arpi présente habituellement ses expositions, a constaté cette transformation. «Son style et le message qu'il communique ont beaucoup évolué depuis trois ans. À l'instar d'autres jeunes artistes, Arpi investit les endroits représentant les aspects sales du développement économique: les gares de triage, les usines désaffectées. Il est en quelque sorte le canari dans la mine du développement de nos villes.»

Le principal intéressé avait une vision plus terre-à-terre de son art lorsqu'il a commencé à faire des graffitis au début de son adolescence, il y a une douzaine d'années. «J'aimais l'idée que les gens connaissent mon nom sans me connaître, d'avoir une reconnaissance de la rue.» Cette reconnaissance finira par s'étendre à l'ensemble de l'Amérique du Nord, alors qu'Arpi appose sa griffe sur des trains de marchandises qui circulent aux quatre coins du continent. En consultant des sites Internet dédiés aux passionnés des trains, Arpi



ARPI TRAVAILLANT DANS L'ATELIER DU CAFÉ GRAFFITI

aperçoit son nom sur des wagons qui ont été photographiés dans des villes aussi éloignées de Montréal qu'Atlanta ou Chicago. «Ces trains se rendent jusqu'à la frontière du Guatemala et du Mexique», souligne-t-il avec un brin de fierté.

Tout au long de son adolescence, le graffiti prend sans cesse plus de place dans la vie d'Arpi. Il décide d'ailleurs d'abandonner ses études en graphisme, dans un cégep de Montréal, afin de tenter sa chance dans le design de skateboard, dans l'Ouest canadien. De retour au Québec après quelques mois d'aventures, Arpi vivote entre les petits boulots et la délinquance. «Je peignais à l'époque sur plus de 300 trains par année, je volais ma nourriture et je sautais les tourniquets dans le métro», raconte-t-il. Il aura finalement des ennuis avec la justice. «Je me préparais à repartir en voyage, mais j'ai été arrêté par la police après avoir fait un graffiti. Je n'avais donc plus le droit de quitter le pays.»

Le graffiteur trouve alors un emploi de sensibilisation et d'alternative au vandalisme auprès des jeunes du quartier Hochelaga-Maisonneuve, dans le cadre du projet «Y' a quelqu'un l'autre bord du mur». Le graffiteur passe durant quelques mois ses journées à transmettre aux jeunes l'importance de respecter la propriété d'autrui et à réaliser des œuvres d'art avec eux. Un jour, il passe devant le Café Graffiti et décide d'y entrer pour voir les toiles qui y sont exposées.

Peindre des trains plutôt que sur les trains

L'association entre Arpi et l'équipe du Café Graffiti s'est avérée fructueuse. Le graffiteur a profité du matériel et des installations mis à sa disposition pour apprivoiser un nouveau médium: la peinture sur toile. Bien qu'il réalise toutes ses toiles avec de la peinture en aérosol, «il ne s'agit plus de graffitis, insiste-t-il. Le graffiti n'est pas un type d'œuvre en particulier, mais le fait de peindre sur une surface qui n'est pas destinée au travail artistique.»

Photos: Marie-Dominique Asselin

Durant ses premiers mois au Café Graffiti, Arpi met sur toile un univers qu'il connaît bien, celui des trains. «J'ai grandi près d'une gare de triage en banlieue de Montréal. Mon premier graffiti a été réalisé sur un train», explique-t-il. La vente de certaines de ces toiles lui permet d'acheter du matériel pour en réaliser d'autres. Les commandes et les expositions suivent... La clientèle du Café Graffiti, puis la sienne, lui permettent éventuellement de vivre de son art. Si la majeure partie de son travail est constituée d'œuvres réalisées sur demande, Arpi consacre tout de même beaucoup de temps à ses propres créations.

Loin de se sentir restreint par le cadre dorénavant plus officiel de son travail, la peinture sur toile permet à l'artiste de s'extérioriser d'une façon nouvelle et satisfaisante. «Les toiles légales me permettent d'être plus extraverti dans mon travail que les œuvres illégales que je réalisais dans le passé. J'ai plus de temps pour les réaliser, je n'ai plus besoin de me cacher.» Arpi pratique en effet maintenant son art en public

lorsque le climat le permet. «L'été, je peins sur la rue Sainte-Catherine. Les gens s'arrêtent et échangent avec moi à propos de mon travail. Malgré la vision négative qu'ont les gens du médium que j'utilise, le *feedback* que je reçois de ces échanges est positif.»

Un travail intègre

Depuis qu'il a commencé à peindre, Arpi a utilisé son art pour exprimer ses valeurs. Ces dernières, comme lui, se transforment avec le temps. Il insiste sur le fait que son travail représente qui il est. Il se dit fier de contribuer à des combats comme celui de l'échangeur Turcot, tout en restant prudent quant à l'impact qu'il peut avoir. «C'est quand même juste de la peinture. Ce n'est pas ce dont les gens ont le plus besoin. Personne ne va habiter dans une de mes toiles.» Arpi souhaite tout de même poursuivre ses apprentissages par le biais de la peinture et maximiser, entre autres par le travail en plein air, le nombre de bonnes relations qu'il noue avec les gens qui croisent sa route. «La vie nous retourne ce qu'on lui a donné», conclut-il.

Un lieu prisé des graffiteurs

L'échangeur Turcot est un lieu très prisé des graffiteurs montréalais. Les artistes de l'aérosol apprécient les immenses structures de béton «vierges» (pas encore peintes) des lieux, en plus de son aspect abandonné, qui leur permet d'œuvrer sans tourner la tête à tout instant par peur des policiers. Le fait que le lieu soit fréquenté par un grand nombre de graffiteurs en attire toujours de nouveaux qui souhaitent que leur travail soit admiré avant tout par des gens qui partagent leur passion.

Le site serait très fréquenté depuis le milieu de la décennie 2000. Il constitue pour les graffiteurs un prolongement du T-A Wall, un ensemble de pylônes sous l'autoroute Ville-Marie dans le centre-ville de Montréal qui, victime de son succès, serait dorénavant saturé au point que ceux qui souhaitent y laisser leur marque doivent d'abord apposer une couche de fond sur le béton.

Un morceau de Turcot en souvenir

Le site de l'échangeur Turcot connaît le même sort alors que les surfaces qu'il offre aux graffiteurs sont de plus en plus recouvertes d'œuvres de qualité très diverses. Les meilleures d'entre-elles peuvent toutefois être conservées. Le béton de la structure autoroutière est en effet tellement friable qu'il est possible d'en détacher de larges fragments et de ramener à la maison les œuvres le recouvrant. Pour les nostalgiques d'un lieu appelé à disparaître...

François Richard



Ados et suicide

C'est cool d'en parler

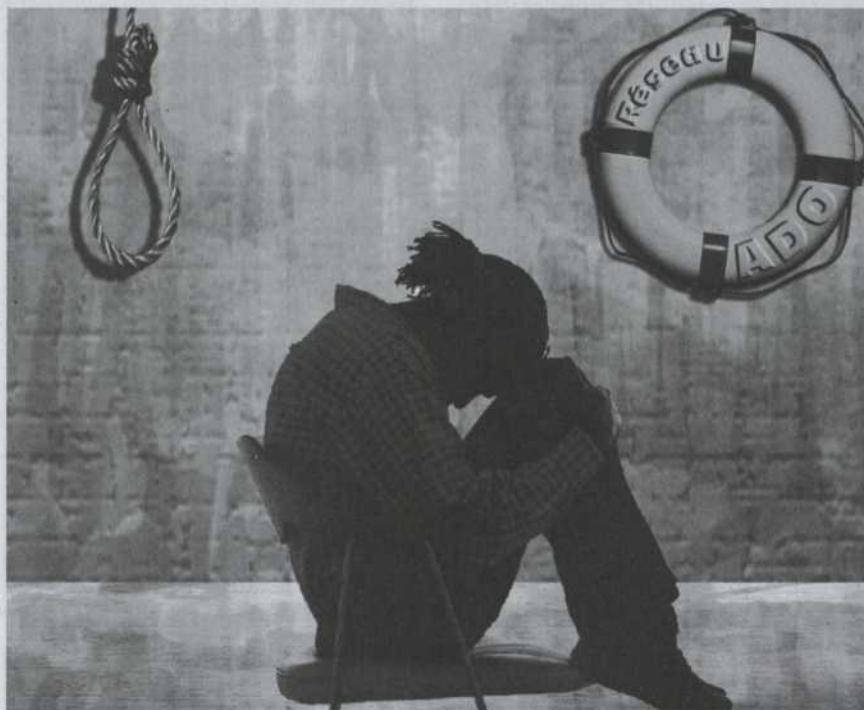


Illustration: Ju@nCa

DOMINIC DESMARAIS

Le nombre de suicides a légèrement diminué au Québec l'an dernier. Derrière cette bonne nouvelle se cache toutefois la réalité des 1 091 personnes qui sont passées à l'acte, de ceux qui ont tenté de s'enlever la vie et de ceux qui y pensent. Adolescents, adultes et personnes âgées, ce mal de l'âme n'a pas d'âge. Pour le contrer, les approches sont différentes. *Reflét de Société* s'est penché sur une façon de prévenir le suicide chez les jeunes.

Au Canada et au sein des pays industrialisés, le Québec fait figure d'enfant récalcitrant dans la lutte contre le suicide. Ce problème de société ne fait pas souvent l'objet de débats. On en parle peu. Trop peu, au goût de Claude Poirier, pas le cé-

lèbre chroniqueur judiciaire, mais le président et fondateur de Réseau Ado, un organisme qui s'implique dans la prévention du suicide en visitant des écoles secondaires de la province. «Il y a deux écoles de pensée, précise M. Poirier: ne pas en parler pour ne pas donner des idées à ceux qui seraient tentés de mettre fin à leurs jours, ou en parler pour que ceux qui vivent avec des idées suicidaires puissent s'exprimer. Je suis de la deuxième école, mais au niveau des professionnels et des institutions, le suicide est un sujet tabou.»

Claude Poirier travaille depuis 50 ans pour l'entreprise familiale de salons funéraires Magnus Poirier. Il rencontre constamment des gens touchés par le suicide. «Qui ne connaît quelqu'un ayant vécu une

dépression ou fait une tentative de suicide?» demande-t-il avec sérieux. Depuis 1997, M. Poirier et le Mouvement Richelieu s'investissent dans la prévention du suicide chez les jeunes. Dans un élan passionné, il parle des tendances suicidaires chez les adolescents. «Pourquoi ont-ils ces idées? Pourquoi n'en parlent-ils pas? Des recherches menées par un psychologue et un psychiatre auprès de jeunes ont démontré qu'ils étaient plus à l'aise de s'en ouvrir à des gens de leur âge.»

De là est né Réseau Ado. Des jeunes adultes, étudiants en travail social, en psychologie ou en animation culturelle, s'intègrent, le temps d'un cours, dans la vie d'élèves de troisième secondaire pour les faire parler du stress qu'ils vivent. Ils sont deux animateurs pour une quinzaine d'élèves. Pas de professeur, de psychologue ou de directeur. Que des jeunes qui discutent entre eux.

Avez-vous une bonne santé mentale?

L'approche des animateurs est axée sur la bonne santé mentale. Le but est d'encourager les élèves à discuter.

Sous forme de jeu, les animateurs de Réseau Ado créent avec les jeunes une définition de la santé mentale. «On demande aux élèves ce qui fait que, certains jours, notre santé mentale ne va pas bien. Le stress sort très souvent. On les aide à le verbaliser et à prendre des moyens pour le régler ou le diminuer. Le stress est abordé par rapport à la définition qu'ils en font, par des sujets qui viennent d'eux. On n'abordera pas le suicide nous-mêmes, il n'y pas de priorité sur cette question. Si l'un d'entre eux en parle trop ouvertement, il sera rencontré après, en post-groupe, pour qu'il ne monopolise pas toute l'attention», explique Patrick Chaput, le coordinateur de l'équipe.

La famille, source de stress

Les problèmes familiaux sont régulièrement mentionnés comme principale source de stress. Ce sont les différends entre les parents qui affectent le plus les jeunes. Pour Claude Poirier, les plus à risque sont les jeunes inscrits dans les programmes internationaux. «Ils se mettent de la pression pour leurs notes scolaires. Ils en reçoivent de leurs parents et de leurs professeurs, qui veulent les voir réussir. Certains, en raison de leur réussite scolaire, sont au-dessus de tout soupçon. On les laisse circuler librement dans l'école. Alors, les *pushers* passent par eux pour entrer la drogue en douce dans l'école. S'ensuit l'intimidation et la menace de dénonciation. Là, ils sont pris avec un gros problème qu'ils n'osent confier à personne.»

Une des questions s'articule ainsi: «t'es-tu déjà senti mal au point de vouloir mourir?» Si un jeune répond par l'affirmative, il est systématiquement rencontré après la discussion de groupe.

C'est là l'objectif de Réseau Ado: découvrir les jeunes aux prises avec des problèmes et les diriger vers les ressources d'aide offertes par la polyvalente. Les élèves se confient plus facilement aux animateurs, des jeunes à leur image. «C'est cool parce que je ne cadre pas dans un rôle de professionnel. Je peux parler aux jeunes comme un jeune. Pour nous, les anima-

teurs, c'est libérateur. Et le jeune le sent, dit Rachel, 20 ans, qui aspire à devenir médecin. Moi, le secondaire 3, c'est pas loin. Je me souviens comment j'étais. Ça me replonge dans mes souvenirs. Même moi, en secondaire 3, je ne savais pas qu'il y avait des ressources pour m'aider. Je n'ai jamais pensé y aller.»

Rencontre post-groupe

La rencontre permet aux animateurs de présenter l'intervenant de l'école et de faire le pont entre l'élève et les ressources pouvant l'aider. Les élèves brisent leurs préjugés envers les psychologues. Au grand plaisir de l'équipe de Réseau Ado, ce que les jeunes retiennent le plus de leur visite, c'est comment aider un ami qui aurait des problèmes. Les animateurs font ainsi des petits en multipliant le nombre de jeunes pouvant établir un pont entre élèves et ressources.

Si l'animation de Réseau Ado permet de parler de certains problèmes, c'est le questionnaire rempli pendant la rencontre qui cible les cas plus lourds. Une des questions s'articule ainsi: «t'es-tu déjà senti mal au point de vouloir mourir?» Si un jeune répond par l'affirmative, il est systématiquement rencontré après la discussion de groupe. Les animateurs demandent à l'étudiant à quel moment il a ressenti l'envie de mourir et s'il a des idées concrètes pour mettre son projet à exécution.

«Le jeune va être référé s'il démontre une certaine planification. S'il n'a pas un niveau de dangerosité élevé, on va seulement faire le suivi avec l'intervenant de l'école pour le mettre au courant. On ne cherche pas les solutions ou les raisons, mais plutôt cibler la problématique, pour ensuite référer l'élève. En deux à cinq minutes, le problème peut facilement être cerné. Ce n'est

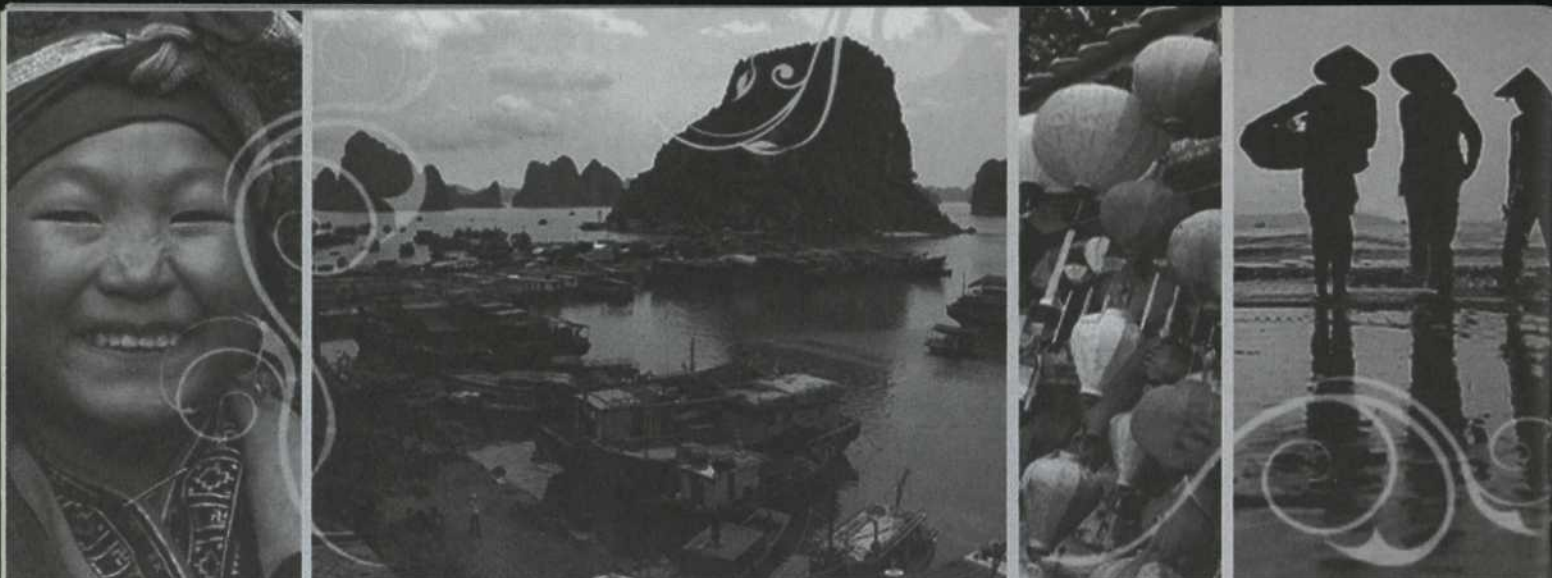
pas une intervention. On veut éviter de faire répéter le jeune deux fois», dit le coordonnateur de l'organisme, qui précise que tous les animateurs ont reçu de Suicide Action Montréal une formation avancée, créée sur mesure pour leurs rencontres post-groupe afin de détecter les signes, le vocabulaire et le niveau de dangerosité des jeunes, afin de mieux prévenir le suicide.

Filet de sécurité

L'équipe de Réseau Ado n'offre pas de services pouvant remplacer ceux d'un psychologue. Les animateurs sont formés pour détecter les cas problématiques et les référer. Pour éviter d'être aux prises avec des problèmes qui dépassent les capacités de ses jeunes employés, l'organisme s'assure de créer un filet de sécurité pour chaque établissement visité. Le filet de sécurité, ce sont toutes les ressources qui s'appuient entre elles pour intervenir.

Le premier maillon, c'est l'intervenant de l'école. «S'il est absent, on ne rencontre pas de groupe, car il doit toujours y avoir quelqu'un - travailleur social, psychologue ou autre professionnel de la santé», explique Patrick Chaput. Ce filet permet de mieux mobiliser la communauté. «L'accord du directeur de l'école et du conseil d'établissement, quand c'est possible, est recherché. On veut que le programme soit accepté et compris de la même façon par tout le monde», poursuit-il. Le CLSC, et parfois même la police, sont intégrés à la démarche.

Le problème du suicide chez les jeunes demande une mobilisation générale de la communauté, un filet de sécurité élargi. Redonner le goût de vivre à ces adolescents pourrait peut-être servir à conscientiser les adultes de tous âges à leur bonne santé mentale.



Projet En DIRECTION du Viêt-Nam Encouragez la relève journalistique!

En DIRECTION du Viêt-Nam, c'est un projet parainé par Reflet de Société qui permettra cette année à sept journalistes fraîchement sortis des classes de vivre l'expérience d'un reportage à l'étranger.

Visitez le site Internet de En DIRECTION du Viêt-Nam pour vous informer sur:
la nature du stage, ses objectifs, le pays qui sera visité, les stagiaires prenant part à l'aventure et plus encore.
www.refletdesociete.com/Accueil_Vietnam.html



Comment puis-je soutenir un tel projet?

En vous procurant le magazine spécial En DIRECTION du Costa Rica.

Pour la modique somme de 5\$, vous obtenez un magazine exceptionnel conçu entièrement par l'équipe du stage de l'an dernier ayant pris part à un voyage professionnel d'un mois au Costa Rica.

Par téléphone: (514) 256-9000 Sans frais: 1-877-256-9009

Par Internet: www.editionstnt.com/En-Direction-du-Costa-Rica.html

En faisant un don au projet, par le biais de l'organisme Journal de la Rue.

Par téléphone: (514) 256-9000 Sans frais: 1-877-256-9009

Par Internet: <http://www.refletdesociete.com/Don.html>

En appuyant la campagne de financement du projet En DIRECTION du Viêt-Nam.

Vous avez un organisme ou une association établi au Viêt-Nam? Vous travaillez pour une entreprise qui peut venir en aide financièrement ou de façon matérielle à l'équipe 2009? Contactez-les directement au (418) 547-2191, poste 7262, en demandant la porte-parole du projet, Valérie Carrier, ou la trésorière, Isabelle Saint-Jean.

Merci infiniment de votre soutien,

L'équipe de En DIRECTION du Viêt-Nam et Reflet de Société.

La Récompense
Regard sur des gens de cœur



DOCUMENTAIRE SUR LE BÉNÉVOLAT

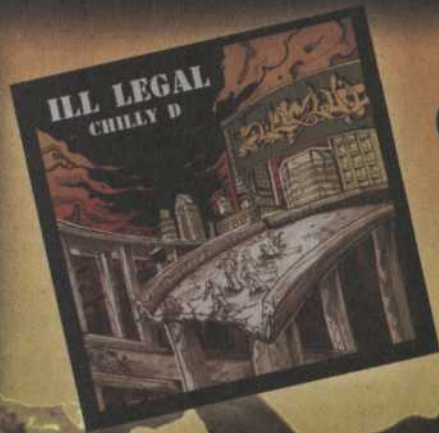
19,95\$ + 5,05\$ Taxes et transport

Opération Graffiti

Toute l'histoire d'un projet qui a fait naître le Café-Graffiti. Ce que les jeunes ont vécu, ce qu'ils ont fait vivre aux intervenants. Un livre rempli d'amour pour une nouvelle vision des jeunes.



19,95\$ + 5,05\$ Taxes et transport



CD
Hip Hop

ILL LEGAL
PRODUCTEUR CHILLY D.

directeur artistique
DJ Mini Rodz
pour les puristes du Hip Hop
underground, 29 artistes de
la scène locale se sont réunis
pour vous offrir une
solide collaboration.
DJ Mana, Manspino, 01
Etranji, Shades of Culture, SP,
Traumatarges, Muzion et
bien d'autres.

9,95\$
+ 2,95\$ Taxes et transport

LE
CHOIX
des cultures
LE HIP HOP RENCONTRE LE CLASSIQUE



DVD
VIDEO

à l'église Saint-Nom-de-Jésus

DVD Spectacle Hip-Hop
et orgues classiques

19,95\$
+ 5,05\$ Taxes et transport

Pour Cultiver son jardin intérieur...

Des livres à découvrir



9.95\$

Quand un homme accouche...

RAYMOND VIGER

À la suite de plusieurs expériences douloureuses, l'auteur présente l'accouchement de son enfant intérieur. En quête de sérénité, il se laisse guider par cet enfant. Ce roman est le premier d'une trilogie présentée dans sa version originale, il a été réécrit pour être inclus dans L'Amour en 3 Dimensions qui présente la trilogie complète.

Après la pluie... le beau temps

RAYMOND VIGER

On ouvre ce recueil au hasard et on se laisse bercer par ses textes remplis d'émotions et de sagesse. Chaque histoire nous permet de découvrir les différentes émotions qui nous habitent. Une aide lorsque nous traversons une période de crise, un soutien vers l'expression de nos émotions.



9.95\$

L'Amour en 3 Dimensions

RAYMOND VIGER

Par ce roman, l'auteur nous présente différentes facettes de l'amour. Chaque événement qui nous bouscule apporte un petit cadeau qu'il nous faut découvrir. Tantôt humoristique, tantôt teinté d'émotions, ce roman nous enseigne quelque chose de magique.

19.95\$

AU QUEBEC

Disponible dans toutes bonnes librairies. En ligne www.refletdesociete.com
Par la poste 4233 Ste-Catherine Est Montréal Qc H1V 1X4 (514) 256-9000
(Ajouter 2,95\$ pour la taxe et les frais de livraison)



POUR L'EUROPE

Librairie du Québec www.librairieduquebec.fr 30 rue Gay Lussac F-75005 Paris
Tél: 33 1 43 54 49 02 / Carrefour des Mondes 89700 Tonnerre France
Tél: 33 386 75 91 30 carrefourdesmondes@orange.fr

Soutenez la cause et affichez vos couleurs



Tél.: 514.256.9000

Tél.: 1.877.256.9009

GRANDEUR: S • M • L • XL

Prix: 9,95\$ taxes: 1,54\$ frais de transport: 2,01\$

journal@journaldelarue.ca

www.refletdesociete.com